3 1761 07978411 2

RY - JOSEPH

9188

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/poemesdelaguerre00berg

POÈMES

DE

LA GUERRE

1870 — 1871

PAR

ÉMILE BERGERAT

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, PASSAGE CHOISEUL, 47

—

1871

à l'ami François Coppée
hommage de l'auteur :

Emile Bergerat

DU MÊME AUTEUR

En préparation :

PÈRE ET MARI, drame en trois actes, en prose, representé au theatre de Cluny.

UNE AMIE, comédie en un acte, en vers, representee au Théâtre-Français.

POËMES

DE

LA GUERRE

LP
B1964po

POËMES

DE

LA GUERRE

1870 — 1871

PAR

ÉMILE BERGERAT

445029
11-4-46

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

47, PASSAGE CHOISEUL 47

—

1871

PQ
2196
B3P6

A

LA COMEDIE FRANÇAISE

F. B.

LES CUIRASSIERS

DE

REICHSHOFFEN

A Monsieur C. COQUELIN, de la Comédie-Française

LES

CUIRASSIERS DE REICHSHOFFEN

I.

Nous combattions depuis l'aurore, un contre dix!
— Il fallait de leurs bois déloger ces maudits
Qui font mentir jusques à la mitraille...
Et nous allions, perçant ces rideaux ténébreux!
Après ceux-ci, ceux-là, toujours! et derrière eux
Se reformait l'éternelle muraille.

Les turcos, noirs veneurs au lion familiers,
Comme on flaire le fauve aux senteurs des halliers,
Dépistaient les canons au fumet de la poudre,
Et rampants, ramassés dans l'ombre, sabre aux dents,

Ils s'accrochaient d'un bond à leurs affûts grondants
Et, corps à corps, luttaient avec la foudre.

Par des feux inconnus les chênes foudroyés
Tordaient d'horreur leurs bras dépouillés et broyés
Et s'effondraient au sein de ce cratère ;
Et leurs rameaux, voilant ce spectacle de sang,
Semblaient vouloir cacher au soleil tout-puissant
L'œuvre de mort que réclamait la terre.

Dans ces débris fumants se frayant un chemin,
Si serrés qu'on eût dit qu'ils se tenaient la main,
Ceux de la Ligne allaient... Ah! je pleure et je prie
Et je tombe à genoux, ô peuple, devant toi,
Toi qui marches, martyr d'une sublime foi,
A ta semelle emportant la Patrie.

II.

Mac-Mahon à cheval, parmi ses généraux,
Laissait courir son âme en ces cœurs de héros;
Mais, comme dominé d'une angoisse secrète,

Il attendait, les yeux rivés à l'horizon...
Déjà les jeunes gens parlaient de trahison
Devant les vieux guerriers qui parlaient de retraite.

Qu'attendait-il? Hélas! celui qui ne vient pas!...
(Ah! déchirez les plans et brisez les compas,
Et par pudeur au moins ne lisez plus l'histoire.)
Grouchy, toujours Grouchy, le traînard du Destin...
Et, lasse de planer, en son vol incertain
Sur les drapeaux vaincus s'abattait la Victoire...

Tout à coup les canons se turent; tous nos feux
S'éteignirent. O rêve à dresser les cheveux!...
Le vent jusqu'au soleil souleva la fumée,
Et l'on vit, bras croisés, pas à pas, sans courir,
Comme si dans sa gloire elle voulait mourir,
Reculer... Qui donc?... Notre armée!

III.

Les cartouches manquaient... Je veux chanter ton nom,
Toi qui te dis vainqueur de notre Mac-Mahon.

Est-ce toi, vieux Guillaume, au sanglant diadème?
Tes canons maîtrisés? tes chevaux démontés?
Est-ce le nombre? Non, nous vous avions comptés.
Ou toi, forêt complice? Est-ce la mort? Pas même. —

L'ombre tombait! La lune, au sein du hurlement,
Comme un boulet perdu troua le firmament.
La Ligne reforma ses carrés dans la plaine,
Et frémissante encor, l'épée en main, sans bruit,
Tandis que l'ennemi se massait dans la nuit,
Elle tourna les yeux vers son grand capitaine.

Mac-Mahon fit venir ses cuirassiers, au pas...
Apprenez-moi des mots qui ne périssent pas!
J'ai besoin... j'ai besoin d'une langue immortelle!...
— Vous voyez, leur dit-il, là-bas, ces mamelons!
C'est là qu'on se repose!... Allez! et soyez longs!...
— Mais, fit le colonel, la route?... où donc est-elle?

— Colonel, répondit Mac-Mahon, la voilà!...
Et quand ce chef la vit, son regard se voila.
— Ah! je comprends, dit-il, je n'ai plus qu'à la faire!...
Combien sont-ils?... — Ils sont sans nombre!... — C'est la mort?.

— Oui! — J'y vais! Maréchal, dit-il avec effort,
Voulez-vous me donner la main, car je suis père.

L'homme de Magenta ne la lui donna pas,
Mais il se découvrit, et, prenant dans ses bras
Celui qu'il envoyait mourir, non sans envie,
Il l'embrassa devant l'armée et devant Dieu,
Et, l'immortalisant par ce sublime adieu,
Il lui fit une mort plus belle que la vie.

IV.

Heureux ceux qui s'en vont sur des chevaux fougueux,
Par le vent emportés dans les vallons en feux,
Jusque dans le trépas harceler la fortune!
Comme au soleil d'hiver étincelle un glacier,
Sur leurs cols vigoureux les cuirasses d'acier
Resplendissent au clair de lune.

Qu'ils sont beaux ces guerriers, dans la mort résolus!
Ils volent, franchissant les fossés, les talus,

Et leur ombre autour d'eux bondit, flotte et s'allonge!...
Et l'ennemi disait : « Que vont-ils donc oser?
Quel combat fabuleux viennent-ils proposer?
Nocturnes cavaliers, font-ils la guerre en songe?... »

Ils la font! Les voilà. Balayant le terrain,
L'escadron est entré dans la masse d'airain
Comme au lit d'un torrent les neiges en déroute!...
Épaississez vos rangs! entre-croisez vos fers!
Déchaînez la mitraille... Ils passent au travers...
On leur a dit : « Allez. » Ils se taillent leur route.

Non, ne te voile point, ô lune, éclaire-les!
Tisse-leur un linceul dans tes pâles reflets,
Car demain, reprenant sa course coutumière,
Le soleil envîra ta place en ces tournois,
Honteux de n'avoir pas une seconde fois
Dans le ciel immobile arrêté sa lumière.

Bientôt tout se fondit, et l'on ne les vit plus;
Et le vallon s'emplit d'un mélange confus...
Le regard seul de Dieu les distinguait dans l'ombre...
Ainsi va dans l'orage un vaisseau démâté :

Il plonge, se redresse et surnage, emporté
Par l'aquillon, tournoie, — et sombre.

Ils avaient été longs, ô Mac-Mahon! si longs,
Que, lorsque le soleil éclaira les vallons,
Il les trouva déserts au pied du bois paisible,
Et l'ennemi trompé put voir dans le lointain
Marcher dans la rosée, à l'air frais du matin,
Notre armée invaincue et son chef invincible.

LE

MAITRE D'ÉCOLE

A MON AMI

FREDERIC ANDRÉ

LE MAITRE D'ÉCOLE

I.

Messieurs les Allemands, au détour d'un chemin
Vous m'avez arrêté, les armes à la main...
Je ne suis pas soldat, n'ayant pas l'uniforme.
Vos édits sont formels, — et je les avais lus.
Je serai fusillé tout à l'heure! — Au surplus
Faites votre devoir, je plaide pour la forme.

II.

Quand vous êtes venus en France, mon pays,
J'étais l'instituteur de ces bourgs envahis.
Comme on entend les bois gazouiller à l'aurore,
Le babil des enfants indiquait ma maison!
— C'est celle que l'on voit fumer à l'horizon,
Dans ce brasier, où tout un canton s'évapore.

III.

Ma femme était Badoise. — Oui, dans ce temps serein,
On pouvait naître encor des deux côtés du Rhin
Sans s'égorger et sans songer aux représailles.
Son cours ne traversait que mes rêves d'amant :
S'il me séparait d'elle, il était allemand ;
Elle le crut français le jour des épousailles.

IV.

Nous nous étions connus à Strasbourg! — Je voudrais
Ne pas dire ce nom devant vous, étant près
De retourner au Dieu qu'atteste ma patrie!
Elle était protestante, et mon culte est romain;
Mais le jour où sa main fut mise dans ma main
Nous vit jurer tous deux la même idolâtrie.

V.

Les enfants l'adoraient!... ils m'aimaient bien aussi!
Je n'ai pas toujours eu l'air fauve que voici;
Le meurtre, voyez-vous, déforme le sourire,
Et j'ai beaucoup tué! — Quelques-uns d'entre vous
Sont des savants, dit-on : je n'en suis pas jaloux,
Car j'ai fait plus de mal qu'ils n'en pourront écrire.

VI.

Et pourtant que de joie en mon humble métier !
J'ai vécu de chansons pendant un an entier ;
Quand on entendait rire, on disait : C'est l'école !
L'enfant n'est bien souvent qu'un ange curieux
Qui vient pour essayer la vie, une heure ou deux,
Et, qui la trouvant triste, ouvre l'aile — et s'envole.

VII.

Sans doute ils oubliaient chez moi le paradis,
Car tous m'étaient restés. — Ce que je vous en dis
N'est pas pour me vanter ; j'avais cette chimère
Qu'à la longue, fût-il faible ou fort, blond ou brun,
Le ciel finirait bien par m'en envoyer un
Dont ma femme serait le portrait — et la mère.

VIII.

La guerre vint. — Forbach! Reichshoffen! — Votre roi
Chantait : Louange à Dieu! — Je ne sais pas pourquoi
Un peuple écoute un roi qui l'appelle à la guerre.
Il serait fort aisé pourtant de dire : Non!
Nous ne sommes point faits pour nourrir le canon!...
— Je suis, vous le voyez, un esprit très-vulgaire.

IX

Enfin Sedan! — Un soir, les habitants du bourg
Sortent de leurs maisons. — On battait le tambour.
On court, on se rassemble au préau de l'église...
Les vitraux flamboyaient aux lueurs du couchant;
C'était l'heure où chacun est revenu du champ,
Où l'azur, comme on dit chez nous, se fleurdelise

X.

Le maire était monté sur un large escabeau,
Et parlait. A la main il tenait un drapeau
Où l'on avait écrit : Vive la République!
— « C'est au peuple, dit-il, qu'on en veut cette fois!
« On brûle nos hameaux; il nous reste les bois;
« La liberté s'y plaît, et c'est sa basilique!

XI.

« L'arbre abrite et nourrit l'homme qui se défend!
« Amènera qui veut sa femme et son enfant,
« Car la femme au combat n'est plus que la femelle;
« Elle anime le mâle et charge les fusils,
« Et le sang qu'elle verse en allaitant ses fils
« Donne un goût de vengeance au lait de sa mamelle!

XII.

« Donc en forêt! » — A peine il achevait ces mots,
Voilà que le tocsin pleure sur les hameaux,
Et, que sous le portail ébranlé du vieux temple,
Le curé, soulevant une croix, apparaît,
Et se met à marcher, grave, vers la forêt!...
— C'était plus qu'un sermon, cela, c'était l'exemple!

XIII.

Il montait à pas lents, toussant dans le brouillard.
Tous le suivent! Tous vont où s'en va le vieillard!...
Le bourg abandonna sa misère au pillage,
Et, quand tout disparut au tournant du coteau,
La forêt referma les plis de son manteau,
Et puis la solitude entra dans le village!

XIV.

Moi, je les regardais, hébété, comme fou!...
Le tocsin gémissait sans relâche. — Un hibou,
Qui flottait éperdu dans la brume sonore,
Me parut ressembler à mon âme... — il tournait!
— « Mon Dieu! la guerre sainte! est-ce là qu'on en est? »
Le sonneur, harassé, s'en alla, vers l'aurore,

XV.

Et la cloche cessa de tinter à jamais!
— Quand je fus seul avec la femme que j'aimais,
Je lui fis parcourir l'école jusqu'au faîte.
A tous nos coins chéris je lui disais : « Tu vois!
« Tu vois!... regarde bien!... C'est la dernière fois!... » —
Et j'y portais la flamme en détournant la tête.

XVI.

Deux jours après, j'étais à Bade. Ses parents
Pleuraient, car ils sont vieux ! — « Tenez, je vous la rends,
« Leur dis-je ; son amour l'avait dépaysée !
« Voici les cent écus de sa dot, comptez-les ;
« Je ne puis rien tenir de vous, étant Français !...
« Et toi, pardonne-moi de t'avoir épousée !

XVII.

« Je n'avais pas le droit de t'aimer ! Je devais
« Haïr tes grands yeux bleus, car l'amour est mauvais ;
« Il a fait dévoyer toute la race humaine !
« Lorsque nous échangeons notre âme en nos baisers,
« C'est mal ! nos deux pays, ma chère, en sont lésés !
« Notre bonheur leur vole une part de leur haine.

XVIII.

« Enfant, pardonne-moi ! Car mon crime est réel
« De n'avoir lu ni Kant, ni Fichte, ni Hégel !
« Aux élèves qu'ils font on reconnaît des maîtres !
« Sottement j'enseignais aux miens dans mes leçons :
« Le bon Dieu fit le fer pour couper les moissons ! »
« Et je faussais vos cœurs, ô naïfs petits êtres !

XIX.

« Le fer est le métal de mort, sachez-le bien !
« La mort étant le but, le fer est le moyen ;
« Il s'assouplit au meurtre et brille dans les larmes !
« Dieu l'a fait pour qu'il gronde et qu'il lance le feu ;
« Aussi, mes chers petits, il faut adorer Dieu,
« Qui pour vous égorger vous a donné des armes !

XX.

« Je leur dirai cela dans la forêt, là-bas.
« Car j'y vais retourner! En ne te voyant pas,
« Ils vont me demander : Mais elle, où donc est-elle?
« Je leur expliquerai qu'il ne faut plus t'aimer!
« Et, si je puis le dire enfin sans blasphémer,
« Que tu n'étais ni bonne, ô mon ange, ni belle!

XXI.

« Adieu donc, chère femme, adieu jusqu'au revoir!...
« L'amour n'est que la vie, il n'est pas le devoir!...
« N'importe où je mourrai, c'est ici que j'expire!... »
— Je ne pus retenir mes sanglots étouffants.
Son père m'avait pris les mains : — « Pauvres enfants!
Disait-il, vous payez les gloires de l'Empire! — »

XXII.

Qu'il fut long le moment qui nous tint embrassés!
Il me semble si court à présent! « C'est assez, »
Dis-je. — Mais tout à coup je vois pâlir ma femme!
Au geste qu'elle fait, nous devenons tout blancs :
— Que ferai-je du fils que je porte en mes flancs?
Cria-t-elle. — Ah! Messieurs! la guerre est bien infâme!

XXIII.

Il en est parmi vous qui sont pères! Mais moi
Je ne l'avais jamais été! — Si votre Roi
Savait ce que l'on souffre, il prendrait le cilice!
J'étais père!... j'étais père! Chacun m'entend!
Et je devais mourir sans le voir, lui, pourtant! —
Je tombai net, j'avais épuisé le calice.

XXIV.

Quand je repris mes sens, je vis le vieux Badois
A mes côtés. — « Va-t'en, me dit-il, tu le dois!
« Fais plus que ton devoir, jeune homme, pour le faire!
« Tu méritais ma fille : elle est veuve, c'est bien.
« Mérite ta patrie à présent! — Citoyen,
« Venge-la, c'est ton droit, — et je te le confère. »

XXV.

Je partis dans la nuit. Mais lorsque j'arrivai
Dans mon pauvre pays, je crus avoir rêvé.
Des cadavres blêmis pourrissaient dans la boue;
Des chevaux éventrés craquaient sous des caissons,
Et des chemins affreux s'ouvraient dans les moissons
Au sein des épis mûrs qu'avait fauchés la roue!...

XXVI.

Le village n'était qu'un brasier... — Au milieu,
Le clocher, d'où tombaient comme des pleurs de feu,
Semblait prendre à témoin l'Éternel dans l'espace... —
Je ne vous peindrai pas ce que vous avez fait.
Mais quand je vis cela, je compris qu'en effet
Vous vouliez à jamais *germaniser* l'Alsace!...

XXVII.

Alors je me blottis dans l'ombre, et j'attendis...
Un uhlan s'avançait à cheval; je bondis
En croupe, et lui volai son fusil et ses balles!...
Il en avait quarante; il n'en reste que huit.
Nous ne tirons jamais qu'à bout portant, la nuit; —
Car la guerre sacrée a des lois infernales.

XXVIII.

Et nous sommes cinq cents, Messieurs, dans la forêt.
Quand l'un de nous est pris, on le venge; — on pourrait
Compter plus d'un malade, hélas! mais pas un lâche!
Les petits sont souffrants, et notre vieux curé
A cessé de tousser... Nous l'avons enterré
Dans la première neige... Il est mort à la tâche.

XXIX.

Aujourd'hui, c'est mon tour, et je ne m'en plains pas.
J'ai trop vécu d'un mois sur terre. — Je suis las,
Et mon malheur n'est pas l'excuse que j'allègue.
Hâtez-vous, car je crains de douter de mon Dieu! —
— Donc, en joue! — A jamais vive la France! — Feu! —
— Et quant à mon enfant, Messieurs, je vous le lègue! —

STRASBOURG

A Monsieur HENRY DELAS

STRASBOURG

Moi, je vous dis ceci, Vandales,
A vous qui, dans notre Paris,
Faites goûter à vos sandales
Ce sol que vous n'avez pas pris!
Moi, poëte, dont l'âme est faite
De la poussière d'un prophète,
Et dont le délire invaincu
Devance tout, âge et science,
Et ressemble à la conscience
D'un avenir déjà vécu : —

Par ces Villes symbolisées
Qu'on voile à vos yeux éhontés,

Et dont les spectres confrontés
Vous parquent aux Champs-Élysées ;
Au nom des trois jours étouffants
Où nous avons à nos enfants
Enseigné leur future histoire
Et le nom du vainqueur piteux
Qui leur paraissait si honteux
De son triomphe expiatoire ;

Au nom de votre odeur d'ennui,
De votre servilité plate,
Et de cette épaisse omoplate
Où le bâton se sent chez lui ;
Malgré le démon qui vous mène
Comme les serfs de son domaine,
Et ce hasard à court délai
Qui met le sceptre de la terre
Aux mains d'un peuple prolétaire
Né pour manier le balai ;

Mais aussi, soldats d'étrivières,
Au nom du sang, limon amer,
Que les fleuves, où boit la mer,

Boivent aux urnes des rivières;
Au nom d'un sombre souvenir;
Au nom d'un plus sombre avenir,
D'une haine que rien n'apaise
Dans sa mortelle hérédité! —
Je vous ai vus! J'ai médité!... —
L'Alsace restera française!

Console-toi, Strasbourg! Tu prends
Un esclavage à courte haleine!
Si les montagnes les font grands,
Nous les avons vus dans la plaine!
Ils sont sortis de leurs forêts;
Nous les avons toisés de près :
Console-toi, Metz, la surprise!
Leur orgueil n'est que vanité :
On te rend ta virginité,
Ils l'ont cosaquée et non prise!

Patience! on en voit le fond
De ces rêveurs! On les mesure,
Ces guerriers de comptoir qui font
La guerre comme on fait l'usure!

Ces lourds chevaucheurs de brouillard,
Si ferrés sur le milliard,
L'histoire sainte et les cédules!
Gens d'esthétique, au parler lent,
Qui, pour fonder leur *Vaterland*,
Avaient besoin de nos pendules!

Ah! oui, vous nous appartenez,
Villes sublimes et bénies!
Il est tramé par des génies,
Le fil par où vous nous tenez!
Vous êtes bien filles de France
Par la gloire et par la souffrance;
Vous portez, ô cœurs fraternels,
La cicatrice de famille
Où l'on reconnaît toute fille
De ses dévoûments éternels!

Dans quelque piége où l'on t'attire,
Alsace, tu nous appartiens,
Et nous nous déclarons les tiens,
Et nous adoptons ton martyre!
Quels que soient les derniers effets

Des supplices ou des bienfaits
Sur leur constance ou sur la tienne,
Tant que ton front pâle et charmant
Portera le pied allemand,
La France se fait alsacienne!

Ainsi qu'Israël autrefois,
Nous aurons notre Ville sainte!
Ceux-là seront Français deux fois
Qui seront nés dans son enceinte.
Capitale de nos douleurs,
C'est à Strasbourg, et non ailleurs,
Que nous transférons la patrie;
Et de ce membre mutilé
Tout le corps se dit exilé,
Et la chair même dépétrie!

Nos poumons ne respirent plus
L'air restreint de la délivrance!
Déchirez les pactes conclus :
C'est à Strasbourg que dort la France!
C'est nous qui sommes prisonniers :
A Strasbourg sont les pigeonniers

Où retourneront les colombes !
C'est l'air de Strasbourg qu'il nous faut !
Strasbourg toujours, Strasbourg bientôt !
Là sont nos foyers — ou nos tombes !

Défense de rire ou d'aimer
Aux enfants qui n'ont plus leur mère !
Et défense aussi de semer
Même au terrain de la chimère !
Défense de lever les yeux
Sur les portraits de ces aïeux
Qui cessent d'être les ancêtres
D'une race sans feu ni lieu,
Qui laisse l'autel de son dieu
Servir d'écurie à des reîtres.

Vin de la vengeance ! vieux vin
Dont la haine a planté la vigne !
Celui qui t'a nommé divin
T'a trouvé du mot un nom digne.
Quand un peuple en est altéré,
Malheur à ceux qui l'ont tiré !
Sous la langue qui le fustige,

Il fermente et devient du sang!
Et l'épouvante alors descend
Tous les escaliers du vertige!

Vigne! hâte-toi de mûrir!
Car notre haine est bien âgée!
Car nous ne voulons pas mourir
Avant de t'avoir vendangée!
Soleil, quintuple tes rayons!
Et nous, pour une heure, enrayons
Sur la pente de l'espérance,
Et berçons le temps irrité! —
Dieu sera dans l'obscurité
Le jour où s'éteindra la France!

LES DEUX MÈRES

POËME DRAMATIQUE

A Monsieur A.-B. GLAIZE, le Père.

LES DEUX MÈRES

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ALLEMANDE.

Déjà dans les vergers bourgeonnent les lilas !...

LA FRANÇAISE.

Déjà sur les étangs glissent les hirondelles !...

L'ALLEMANDE.

Ils refleurissent, eux !

LA FRANÇAISE.

Elles reviennent, elles !

L'ALLEMANDE.

Hélas ! c'est le printemps !

LA FRANÇAISE.

C'est le printemps, hélas !

L'ALLEMANDE.

Mon Fils était robuste ainsi qu'un jeune chêne,
Et je l'avais conçu dans ma virginité !
Il allait, ne sachant ni la peur ni la haine
Et se sentant bâti pour une éternité.
Massif comme le bœuf, comme lui prolétaire,
Il marchait comme lui d'un seul bloc, à pas lents,
Lourd au sol, et rêveur ! et ses yeux indolents
Gênés par l'infini souriaient à la terre !
Mon Fils était l'égal du plus beau des humains !
Mon Fils était l'honneur de ma couche sereine !
Et l'haleine du fer soufflait dans son haleine,
Et l'ampleur habitait la paume de ses mains.
Il est mort ! — Parmi ceux qui s'en vont de bonne heure
Réclamés du néant on me l'a confondu !
Mais depuis tant de jours que sa mère le pleure,
S'il existait des dieux, — ils me l'auraient rendu !

LA FRANÇAISE.

S'il existait des dieux, ils pleureraient nos larmes !
Mon Fils était chétif ! Mon Fils était de ceux

Que l'on n'a qu'une fois ! — Frêles et paresseux,
Les bras étaient trop longs et cassaient sous les armes !
Comme on naît du devoir il naquit du plaisir ;
Il aurait vécu vieux à force de survivre !
Sa démarche était chaste ainsi que son désir,
Son front avait la forme et la blancheur du livre !
Ses fins cheveux naissaient en touffes de duvet,
Et bouclaient, jusque sur ses cils, avec paresse !
Le toucher de sa peau valait une caresse
Et, quand on l'avait vu sourire, on y rêvait !
Il avait la pensée alerte et l'âme grande !
De tout noble projet son cœur était féru !... —
Ah ! pour qu'on me le prenne — ou pour qu'on me le rende,
Qu'ai-je fait cependant ! sinon — que l'avoir eu !

L'ALLEMANDE.

Il est mort ! — et là-bas, sous son linceul de neige
Sinistrement couché dans toute sa longueur,
Il pourrit, mon enfant ! — Ah ! comme lui, que n'ai-je
Le limon dans les yeux et le ver dans le cœur !
Et déjà l'envahit l'impassible nature !
Les vautours ont flairé leur vie en ce néant !
Leur essaim est dardé sur ce torse béant ;

Ils planent ! Ils se sont mesuré leur pâture !
O terreur ! leurs longs becs viennent de l'effleurer !
Vautours, retirez-vous ! ce n'est pas votre proie !
N'y touchez point ! craignez que la foudre vous broie!
Vautours, c'est lui !... vautours, regardez-moi pleurer !
Qui donc me défendra son cadavre? — Personne !
L'épouvante l'entoure et s'exhale de lui !
Le fossoyeur lui-même au coin du bois frissonne
Au bruit de leur festin sinistre !... — il s'est enfui !
Oh ! n'ayez pas d'enfants ! Oreilles, yeux et bouches.
Fermez-vous ! Que nos seins dessèchent, apaisés !
C'est le baiser du ver que fécondent nos couches,
C'est la couche du ver qu'allument nos baisers !

LA FRANÇAISE.

Heureuse celle-là qui, même inconsolée,
Repose sa douleur sur de jeunes berceaux !
Quand le chêne est tombé les naissants arbrisseaux
Repeuplent lentement l'azur de la vallée !
Je n'avais que lui seul, ô conjugal affront !
S'éteignent avec lui ma famille — et sa race !
Et sur ce sein stérile, où se plaisait son front,
Aucun autre ne met son front et ne m'embrasse !

Mais de ce corps, qui gît immortellement veuf
De son âme immortelle, une œuvre de génie
Remonte inexprimée à la source infinie,
Et je ne sais quel monde avorte dans son œuf !
Et ma chair ne peut plus le repétrir encore !
Dans sa veine mon sang ne peut plus s'infuser !
Et la gloire, ignorant cette ébauche d'aurore,
Au temple des soleils va me la refuser !
Je ne crois plus en toi, Providence complice !
Les meilleurs de tes mains sont tes premiers repris !
Dieu, qui brises les corps pour prendre les esprits,
Non, que ta volonté jamais ne s'accomplisse !

L'ALLEMANDE.

Déjà dans les vergers bourgeonnent les lilas !

LA FRANÇAISE.

Déjà sur les étangs glissent les hirondelles !

L'ALLEMANDE.

Ils refleurissent, eux !

LA FRANÇAISE.

Elles reviennent, elles !

L'ALLEMANDE.

Hélas ! c'est le printemps !

LA FRANÇAISE.

C'est le printemps, hélas !

SCÈNE II.

L'ALLEMANDE.

Non ! non ! Il n'est pas mort ! Il respire ! Il m'appelle !
Je l'entends ! — Oui, mon Fils, je viens ! je t'obéis !
Je pars ! J'ai mon amour pour guide ! Oh ! ce pays,
Je ne l'ai jamais vu, mais je me le rappelle !
Jeune mère, dis-moi : mon Fils a succombé
Près d'une forteresse ; une rivière est proche !...
Mène-moi ! Montre-moi la route ! A son approche
Je sentirai la place où mon Fils est tombé !

LA FRANÇAISE.

O mère ! ma patrie est grande ! vos armées
L'ont, du nord au midi, couverte de mourants !
Les fleuves sous vos pas ont changé leurs courants ;
Les collines par vous ont été déformées !
Le vallon où mon Fils est mort, je le connais !
Mais des autres vallons j'ai perdu souvenance !

On y voit le taillis lugubre des genêts,
On y voit des créneaux la lugubre ordonnance !...

L'ALLEMANDE.

Oui ! c'est là qu'il doit être — et là qu'il est ! — Je vois
Ces genêts, ces créneaux tels que tu les dévoiles !
Je vois aussi — là-bas, — comme un rideau de bois ; —
Ce sont des peupliers qui tremblent aux étoiles !

LA FRANÇAISE.

Oui ! de blancs peupliers s'y balancent ! — et puis
Sur sa croix, qu'inclina l'ouragan d'une bombe,
Un rameau de buis vert !...

L'ALLEMANDE.

Oui ! le rameau de buis
Comme au vent de l'obus s'incline sur sa tombe !...

LA FRANÇAISE.

C'est là qu'il dort !

L'ALLEMANDE.

C'est là qu'il dort !

LA FRANÇAISE.

Mon Fils !

L'ALLEMANDE.

Mon Fils!

LA FRANÇAISE.

Je vous parle du mien, Femme, et non pas du vôtre!

L'ALLEMANDE.

C'est du mien qu'il s'agit, Femme, il n'en est pas d'autre!

LA FRANÇAISE.

De l'enfant que j'avais!

L'ALLEMANDE.

De l'enfant que je fis!

LA FRANÇAISE.

En France, le tombeau c'est le champ de bataille!
Et mon Fils est mort — là! — Le point est débattu!

L'ALLEMANDE.

En Allemagne, on dort où l'on a combattu,
Et mon Fils est mort — là! — Crois-tu que je m'en aille?

LA FRANÇAISE.

Portez plus loin vos fleurs!

L'ALLEMANDE.

Vous, plus loin votre encens!

LA FRANÇAISE.

Vous ne pleurerez pas un Français, je suppose!

L'ALLEMANDE.

Éloignez-vous : c'est là qu'un Allemand repose!

LA FRANÇAISE.

Mais je l'ai vu, vous dis-je!

L'ALLEMANDE.

Eh bien, moi, je le sens!

LA FRANÇAISE.

La mort a quelquefois des caprices funèbres,
Et peut-être en effet ils sont là tous les deux!

L'ALLEMANDE.

Le tombeau fait parfois des couples hasardeux
Et peut-être leurs yeux ont-ils mêmes ténèbres!

LA FRANÇAISE.

Peut-être ils sont tombés face à face au combat,
Ainsi que dans la terre ils dorment face à face!

L'ALLEMANDE.

Peut-être sous le sol, et tel qu'à la surface,
Leur sommeil reproduit l'horreur de leur débat!

LA FRANÇAISE.

J'y pense : ma douleur est bien près de la tienne!

L'ALLEMANDE.

J'y songe : mon cadavre est bien voisin du tien!

LA FRANÇAISE.

Allemande! ta couche a dépeuplé la mienne!

L'ALLEMANDE.

Française! c'est ton Fils qui m'a tué le mien!

SCÈNE III.

LA FRANÇAISE.

Ton Fils était robuste ainsi qu'un jeune chêne,
Le mien était chétif comme un frêle arbrisseau!

L'ALLEMANDE.

Ton Fils avait l'esprit qui dirige la haine,
Le mien avait gardé la candeur du berceau!

LA FRANÇAISE.

Le génie au combat est vassal de la force!
Plus d'un chef fut en proie au butor triomphant!

L'ALLEMANDE.

La force est le gibier; le génie est l'amorce !
Goliath est tombé de la main d'un enfant !

LA FRANÇAISE.

Ton Fils était habile aux armes ! Sa patrie
Pour ce labeur de mort te l'avait préparé !

L'ALLEMANDE.

Le tien, fils des Latins, en avait l'industrie ;
D'une vengeance amère il était altéré !

LA FRANÇAISE.

Le tien avait ses Rois.

L'ALLEMANDE.

Le tien, sa République !

LA FRANÇAISE.

Ivre de son faux droit, il marchait convaincu !

L'ALLEMANDE.

Ivre de son devoir, il marchait sans réplique !

LA FRANÇAISE.

Le tien était vainqueur !

L'ALLEMANDE.

Le tien était vaincu !

LA FRANÇAISE.

O Femme aux cheveux blonds, me crois-tu donc si veule?
Et connais-tu l'éclair qui passe dans mes yeux?

L'ALLEMANDE.

O Femme aux cheveux bruns, mes bras sont déjà vieux,
Mais hier ils levaient une pierre de meule !

LA FRANÇAISE.

En France, la vengeance est une vendetta,
Un meurtre s'y transmet ainsi qu'un héritage !

L'ALLEMANDE.

Eh bien, en Allemagne on en fait le partage,
Mille sont endettés pour un qui s'endetta !

LA FRANÇAISE.

O Femme, aux os d'airain, redoute ma morsure !
Les ciseaux de mes dents ont des secrets mortels !

L'ALLEMANDE.

O Femme, aux nerfs d'acier, mes poings sont des martels;
Ils ont des coups affreux qui rendent la mort sûre !

LA FRANÇAISE.

Sans doute un de ces coups par vos fils assénés ! —
Laisse parler ton sang ! il t'a trahi, j'espère !

L'ALLEMANDE.

Tes secrets, on les lit entre tes dents, vipère !
Les derniers-nés chez vous les tiennent des aînés !

LA FRANÇAISE.

Ose dire à présent que par sa seule force
Ton Fils n'a pas brisé cette tête du poing !

L'ALLEMANDE.

Prouve-moi maintenant que ton enfant n'est point
Celui qui par la ruse a transpercé ce torse !

LA FRANÇAISE.

O doute ténébreux ! Insondable secret !
Qui vole à ma douleur jusques à ses blasphèmes !

L'ALLEMANDE.

O justice qui laisse un crime sans arrêt !
Les morts n'ont devant toi d'autres témoins qu'eux-mêmes !

SCÈNE IV.

LA FRANÇAISE.

Vois : l'année a sauvé son printemps en péril !
Dans l'ombre des lilas naissent les violettes.
Rien ne pleure ou ne rit encore, c'est Avril !
La nature incertaine essaye ses voilettes !
La larme au bord des cils, le rire au fond de l'œil,
Elle essuie à l'azur le sang de sa batiste ;
Veuve et déjà promise, ainsi qu'un demi-deuil,
Elle risque au soleil sa robe d'améthyste !
Jours que mon Fils aimait, comme il vous a trahis !
— Femme, vois nos printemps, et juge ta victime,
Puisque, malgré l'attrait de leur beauté sublime,
C'est le mois où mon Fils partait pour ton pays !

L'ALLEMANDE.

Les printemps allemands ont des retours fidèles !
Et ceux qui les ont vus les gardent dans les yeux !
Sur nos toits adorés, et d'aïeux en aïeux,
Y reviennent nicher les mêmes hirondelles !

Des fleurs de cerisier le vallon est semé,
Et l'aube, en s'éveillant, y parle à l'alouette !...
On n'a qu'à les aimer pour s'y sentir poëte,
On n'a qu'à les chanter pour s'y sentir aimé !
Saison qu'il chérissait, ta douceur m'est flétrie !
— O Femme, vois ton œuvre, et juge mes tourments,
Puisque, malgré l'appel des printemps allemands,
Mon Fils les oubliait pour ceux de ta Patrie !

LA FRANÇAISE.

En t'écoutant, je sens qu'ils se seraient aimés !
De leur haine s'envole une amitié ravie !
Ils devaient vivre à deux tels qu'ils sont inhumés ;
La mort tient la promesse amère de la vie.

L'ALLEMANDE.

Ils étaient assemblés pour de touchants emprunts,
Car l'un avait la force et l'autre le génie !
Dans l'œuvre fraternelle on eût vu l'harmonie
Des cheveux blonds mêlés avec les cheveux bruns !

LA FRANÇAISE.

Tout est fini ; la haine est semée ! elle germe !
Le Rhin ne borne plus les futures moissons !

L'ALLEMANDE.

Le Rhin débordera du sang des nourrissons!
La porte est trop ouverte, il faudra qu'on la ferme!

LA FRANÇAISE.

L'avenir est trop noir, Mère, pardonnons-nous,
Comme nos Fils se sont pardonnés l'un et l'autre!

L'ALLEMANDE.

Vous pleurerez mon Fils, je pleurerai le vôtre!
Pardonnons-nous, ô Mère, et ployons les genoux!

LA FRANÇAISE.

Mais s'il est quelque part un Dieu que l'on redoute,
Sur ce double tombeau mon cœur lui dit ceci.

L'ALLEMANDE.

Si quelqu'un nous entend il peut m'entendre aussi;
Une mère a des mots que le destin écoute.

LA FRANÇAISE.

Maudit soit, même en enfer,
Le premier fils de la femme
Qui pour un labour infâme
Aiguisa le premier fer.
Qu'aux deux termes de sa race

Sa filière, dont la trace
Là se perd, et là grandit,
Rencontre mon anathème,
Et si c'est Caïn lui-même,
Que Caïn dorme maudit !

L'ALLEMANDE.

Maudit soit dans son engeance
Celui qui des pieds de Dieu
Aux hasards de la vengeance
Déchaîna le premier feu !
Quel que soit l'amas de poudre
Qui témoigne de sa foudre,
Qu'il soit Éden ou Babel,
Si ce larron du tonnerre
Est Abel le débonnaire,
Anathème sur Abel !

LA FRANÇAISE.

Maudit soit le sombre prêtre
Qui des murs de son cachot
Gratta le premier salpêtre
Et l'approcha d'un réchaud !
Qui fit monter dans les âges

La mer de sang sans rivages
Dont l'amour gardait les sceaux,
Et par son fléau funeste
A découronné la peste
Du premier rang des fléaux!

L'ALLEMANDE.

Maudit soit dans son audace
L'homme qui d'un front altier
Regarda la mort en face
Et qui s'en fit un métier!
Pasteur des plaines amères
Qui pendit le cœur des mères
A la hampe d'un drapeau
Et sur les cris d'agonie
Fit célébrer son génie
Par le reste du troupeau!

LA FRANÇAISE.

Je vous garde en économe
Vous, de nos terreurs armés
Et d'autant mieux dénommés
Que personne ne vous nomme!
Vous par qui vit le corbeau!

Et s'enrichit le tombeau !
Et reverdissent les saules !
Et par qui l'homme est jaloux
De la tanière des loups
Et des ténèbres des pôles !

L'ALLEMANDE.

Vous par qui voudrait veiller
Le front lassé qui sommeille !
Par qui celui qui s'éveille
Voudrait encor sommeiller !
Par qui son tourment sans trêve
Est dépossédé du rêve !
Et par qui l'azur des airs
N'est plus qu'une larme immense
Où nagent dans la démence
Des fantômes d'univers !

LA FRANÇAISE.

Par qui toute mère implore
Le Dieu de stérilité,
En voyant son fils éclore
Au mal de virilité !
Par qui l'azur, linceul d'âmes,

Le soleil, gouffre de flammes,
La mer, abîme des vents,
La terre, morne suaire,
Ne font plus qu'un ossuaire
Où s'enlisent les vivants !

L'ALLEMANDE.

Par qui frissonne en sa fièvre
Le laboureur accablé
Qui sent venir à sa lèvre
Le goût sanglant de son blé !
Par qui tout pleure et tout crie !
Sur le mont, dans la prairie,
Du premier toit au dernier,
Et par qui l'aigle qui passe
N'entend monter dans l'espace
Que des rumeurs de charnier !

LA FRANÇAISE.

Soyez maudits sur vos trônes
Posés dans les ouragans !
Que l'anneau de vos couronnes
Soit l'anneau de vos carcans !
Que, semés parmi vos chaînes,

Les boulets, chers à vos haines,
Vous brisent l'ongle et l'orteil;
Et que votre ombre asservie
Nous laisse égoutter la vie
Par le filtre du soleil!

L'ALLEMANDE.

Et dans la mort fraternelle
Dormiront des cœurs moins las!
Et la nature éternelle
Aura d'éternels lilas!
Et les chœurs des hirondelles,
Se frayant à grands coups d'ailes
Cette voie où des élus
Flottent les essaims contraires,
Iront crier à nos frères
Que les tyrans ne sont plus!

SAINT-CLOUD

ÉGLOGUE FUNAMBULESQUE

A mon ami ERNEST COQUELIN, dit Coquelin cadet,
de la Comédie-Française.

SAINT-CLOUD

Je chante ces enfants d'Obus
Qui, par le secours du pétrole,
Ont fait cuire sans casserole
L'Hydre Saint-Cloud, fils de Phœbus !

— Ce Saint-Cloud était, dans son antre,
Un monstre horrible et malfaisant !
Il avait, — c'est rare à présent ! —
Un œil rond au milieu du ventre.

Accoudé le jour et la nuit
Sur le penchant d'une colline,
Il jouait de la mandoline !
— Sorte de guitare qui nuit. —

Il chantait la faridondaine !
— Laisser-aller inconvenant,
Il permettait à tout venant
De lui monter sur la bedaine.

Ses pieds pendaient au fil de l'eau,
Et, tendant une jambe obscène,
Il faisait un pont sur la Seine
A ceux qu'attirait ce tableau !

Ce cyclope était ventriloque
Et contrefaisait sous les bois
De bons amoureux qui parfois
Grâce à lui battaient la breloque.

Il recevait de noirs tritons,
Gens de rien, demi-dieux quelconques,
Qui s'époumonaient dans des conques
Qu'on nomme aux enfers : Mirlitons !

Il hébergeait des saltimbanques,
Et même des pitres forains
Qui trompaient tous les riverains
Par les mensonges de leurs banques !

Le monstre se faisait croupier
De macarons, ainsi qu'à Bade !
Et saignait, ô naïf troubade,
Ton escarcelle de troupier !

Même il donnait la comédie,
Dans quel costume ! en caleçons !
Pleine d'immorales leçons
Auxquelles rien ne remédie !

Il criait : Boum boum ! et zing zing !
Il crevait des tambours de basques !
Il s'affublait d'horribles casques
Moitié papier et moitié zinc !

Il organisait des quadrilles,
Vrais gymnases de cachuchas,
Où l'on voyait de petits chats
Entre les bras de gros mandrilles.

Il lançait d'infâmes pétards
Dans les jambes du pauvre monde,
Et sur la surface de l'onde
Faisait remonter les têtards !

Voyait-il passer dans leurs yoles
Des bourgeois en fin drap d'Elbeuf,
Il soufflait dessus comme un bœuf
Pour les induire en cabrioles ;

Et par ce procédé cruel
Les menant à résipiscence
Débarquait leur concupiscence
A ses bals de Pantagruel !

Dirai-je les crimes encore
De cet Hydre ? de ce Cacus ?
Fils incestueux de Bacchus
Et de sa fille Terpsychore ?

Grâce aux conseils de ses volants
Le petit garçon en jaquette
Courtisait avec la raquette
La petite fille en volants !

Il encourageait la guimbarde
Et le pistolet de salon !
Que dis-je ? il usait du ballon
Pour montrer comment on bombarde !

Le simoun et le sirocco
Font des oasis dans la gorge
A côté de ses sucres d'orge
A l'absinthe et de son coco !

Que dire de ses croquignoles,
De ses gaufres ? des tombolas
Où des rois pseudobamboulas,
Dans la langue des Batignolles,

Faisaient aux dévotes d'Auteuil
Cette injure que nous sentîmes
De leur donner pour dix centimes
Un pot de chambre orné d'un œil !

Car sa licence était sans bornes
Et ne redoutait nul affront !
Les moindres boutons sur un front
Avec lui devenaient des cornes !

Dès que l'on tombait sous sa main
Il fallait rire, aimer, de force !
Il vous rabotait comme écorce
Têtes et cœurs de parchemin !

Ce drôle de la pire espèce
Prenait un méchant air bénin
Pour vous infuser le venin
De sa grosse allégresse épaisse !

Il arrosait les Magistrats,
Les Sénateurs, les Diplomates,
De je ne sais quels aromates
A surexciter des castrats ;

Et c'était à vous rendre jaunes
Comme des citrons indignés,
De les voir bondir, résignés,
Parmi les couples de béjaunes !

Scandale à dresser les cheveux
Des personnes indifférentes !
Les oncles lui lâchaient des rentes
Qu'ils doivent encore aux neveux !

Et ce bacchanal de Silène
S'en allait, par delà les bois,
Agiter le cœur et les doigts
Des peintresses en porcelaine !

Les fesses rejoignaient les pieds !
Les baisers rattrapaient les lèvres ;
Bref on n'entendait jusqu'à Sèvres
Qu'amoureux et qu'estropiés !

Et s'en allait à la malheure
Tout ce qu'on respecte ici-bas !
On rajustait jusqu'à ses bas
Devant le monde ! — Moi, j'en pleure !

Les carapaces de homard
Fleurissaient sur les aubépines !
Enlèvement des Proserpines
Avec les bouchons de pomard !

On s'allongeait des estocades
De demoiselles à messieurs !
On se laissait glisser plusieurs
Afin d'imiter les cascades !

On fuyait à deux en disant :
« Voyons un peu si l'on m'attrape ! »
Et c'était une chausse-trape
Où tombait l'œil du médisant

D'affreux plaisants, de branche en branche,
Parodiaient la voix du coq !
Et l'on faisait du Paul de Kock
Au lieu de lire Malebranche !

Du bout élastique des sticks
Au bord des tuyaux acoustiques,
On contrefaisait les moustiques,
Antique tic de vieux loustics !...

J'espère bien qu'un La Bruyère
Doublé d'un ardent Juvénal
Peindra le désordre vénal
De cet hydre, ivre de gruyère !

Que Saint-Cloud n'échappera pas
Aux lanières de la satire !
Qu'on dira combien ce Satyre
Mangeait de melons par repas !

J'espère bien que les crevettes
Auront leur tour, sombres douleurs !
Châtiment ! c'est de tes couleurs
Qu'il faudra que tu le revêtes,

Ce monstre! Il aurait tes oublis?
Mais on dirait que nous l'aidâmes
A manger ses plaisirs-mesdames,
A défeuilleter ses oublis!

Eh quoi! l'innocente écrevisse,
La sardine, le goujon frais,
Dix-huit ans auraient fait les frais
Des séductions de novice!

Quoi! l'omelette et le radis
Auront assisté près du beurre
Aux détournements de mineure,
Pour qu'il l'emporte en paradis!

Quoi! des balançoires d'Armide,
Images du parfait hymen,
Auront rapproché le chemin
Du loup à la brebis timide!

Quoi! de naïfs chevaux de bois
Auront fait naître des furoncles,
A ces choses que chez les oncles
Les neveux voilaient autrefois!

Ainsi la toupie hollandaise,
Le jeu de boule, les billards,
Accéléraient des corbillards
Aux ingrats batifolants d'aise!

Ainsi ces bals et ces lampions,
Ces cymbales, ces saxophones,
Servaient à réveiller les faunes
Cachés sous l'habit des Scipions!

Et, satisfait, la nuit venue,
L'Hydre Saint-Cloud, fils de Bacchus,
Aurait fait sauter ses écus,
Ainsi qu'un jongleur, sous la nue;

Et jusqu'au retour du festin
Reprenant sa pose — et sa flûte,
Il aurait dit au travail : flûte!
Il aurait dit zut : au destin!!!

Non! non! l'exécrable vampire
Ne retardait que son Léthé!
Il avait dansé tout l'été;
Il avait chanté tout l'Empire!...

Les enfants d'Obus sont venus
Venger la morale outragée! —
Bons jeunes gens! doux! ingénus!
Un miel! un sucre! une dragée!

Ils ont cerné l'Hydre Saint-Cloud
Qui, les voyant sur la colline,
Prenait déjà sa mandoline
Depuis six mois pendue au clou,

Et, débordant, par leurs écluses,
Sur l'affreux joueur de syrinx,
Ils lui coupèrent le larynx
Et toutes les chansons incluses!

Puis ils lui crevèrent son œil
Afin d'en occuper le centre,
Et pénétrèrent dans son ventre
Tapissé de nids d'écureuil!... —

« Mes enfants, hurlait le Cyclope,
« Vous ne me remettez donc pas?
« Je vous ai fait danser des pas
« Que vous divulguiez à l'Europe!

« Je suis votre ménétrier!
« Quand vous êtes partis en guerre
« Vous avez tous chez moi naguère
« Sablé le coup de l'étrier!

« Vous faites erreur, je suppose,
« Sur une identité de noms :
« Vous prenez pour de vrais canons
« Ceux que je bois quand je compose!

« De mon joyeux petit bedon
« Le soleil fait mûrir la poire;
« Si je suis gendre de Grégoire
« C'est grâce au curé de Meudon!

« Je suis un ogre très-bon zigue!
« Quand vient l'hiver, au coin du feu,
« Avec les astres du vrai Dieu
« Je fais mon cinq cents de bezigue!

« Je laisse à l'amiral Napier
« Toutes les mers, jusqu'aux Antilles!
« Et ne lance que de gentilles
« Petites flottes en papier!

« Je laisse à Krupp ses mécaniques
« Aux arguments déterminants !
« Et n'ai que des pois fulminants
« En fait de choses volcaniques !

« Je ne gêne Bismark, Cavour,
« Gortschakoff, de Beust ni Gladstone !
« En gaîté, je suis autochthone,
« Je décentralise en amour !

« Pourquoi m'égorgez-vous ? C'est bête !
« Moi mort, avec qui rirez-vous ?
« Vous devriez doter les fous
« Dans ce monde où l'homme s'embête !

« Où le fils de Teut sent en lui
« Ce mal tourner à la souffrance !
« Vous voulez donc venger la France
« En mourant, chez elle, d'ennui ? — »

Ce fut son mensonge du cygne !
Les timides enfants d'Obus
Ne comprirent rien au rébus
De cette impénitence insigne !

Ils approchèrent des barils
D'une liqueur bitumineuse
Que dans leur valeur lumineuse
Ils ne destinaient qu'à Paris.

Et, l'ayant d'abord enflammée
Selon le procédé du punch,
Ils invitèrent à ce lunch
Définitif — la Renommée !

Elle vint, admira d'abord
L'auto-da-fé du méchant Hydre,
Arrêta l'heure à sa clepsydre,
Et fit l'inventaire du mort.

Mais ne trouvant plus dans l'armoire
Ni le linge ni les couverts,
Mais rien que les tiroirs ouverts,
Mit ce secret dans sa mémoire ! —

J'ai chanté ces enfants d'Obus
Qui, par le secours du pétrole,
Ont fait cuire sans casserole
L'Hydre Saint-Cloud, fils de Phœbus !

LA

NUIT DE VERSAILLES

POËME POPULAIRE

A mon ami LEON GLAIZE, peintre d'histoire.

LA

NUIT DE VERSAILLES

I.

Le soir où ses drapeaux flottèrent sur Versailles,
Le roi Wilhelm alla visiter le palais.

Valet de la fortune, ayant d'autres valets,
Il marchait escorté des rois porte-ferrailles !
Badois, Wurtembergeois, Saxons et Bavarois,
Tous les coqs de combat des basses-cours vassales
Allaient, éperonnés, par la longueur des salles,
Et leur ombre, en fuyant, cassait sur les parois...

Seul, le maître marchait d'une âme décidée.
Il souriait d'un œil joyeusement vitreux.

Les demi-rois disaient, se consultant entre eux :
« Comme il va! Sans Bismark aurait-il une idée? »

Déjà, dans la poussière humide des lointains,
Les glaces reflétaient des formes de Mêlées,
Et des rumeurs de bronze, à leurs pas réveillées,
Appelaient longuement des échos incertains.

II.

Le silence gênait ces braconniers d'histoire.
Dans cette vastitude ils se sentaient nerveux :
Du coude ils se heurtaient; les plis de leurs cheveux
Les blessaient; leur voix même était déclamatoire
Et leur cinglait l'oreille, et vibrait! — Tous ces nains
Se hérissaient, cherchant un prétexte à leurs tailles.
Le vide faisait boule aux paumes de leurs mains.
Bref, ces guerriers juraient auprès de ces batailles!...
Ils s'en sentaient raillés jusqu'en leur avenir :
Leurs yeux, profanateurs d'un passé gigantesque,
Se débattaient, en proie au supplice dantesque
D'être contraints de voir — et de se souvenir!

Ils rôdaient, empêtrés dans ce Palais-Musée,
Comme des pompiers gris à travers des décors;
Et l'Histoire de France en semblait amusée,
Et riait de les voir si Teutons de leurs corps!...

Wilhelm était plus calme étant plus prince en somme.
Il allait, dans ces lieux où le temps parle bas,
Bourdonnaillant! — D'ailleurs il ne s'arrêtait pas.
Ne se connaissant point en peinture! — Cet homme
A deux titres de gloire à mes yeux, deux s'entend!
D'abord il a prouvé qu'entre l'homme et le singe
Séparés par l'usage et le respect du linge,
L'intervalle est rempli par l'allemand-outang!
Ensuite, — et là surtout éclate sa victoire! —
Il nous a résolu le problème nouveau,
Ci : « Tout peuple peut-il vaquer à son histoire,
« N'ayant pour empereur et chef — qu'un soliveau? »

III.

Les semi-majestés marchaient donc un peu lasses;
Mais voici que Wilhelm, allant au-devant d'eux,

Fit : « Messieurs, saluez ! C'est la salle des Glaces !
« Longue de deux cent vingt-trois pieds sur trente-deux.
« De large ; sa hauteur en mesure quarante !
« Elle n'a pas d'égale au monde, dit Bismark !
« La vue en est célèbre et s'ouvre sur le parc !
« Tout Potsdam là-dedans danserait la courante !
« Elle vous représente un denier bien joli !
« On m'en a dit le chiffre : il est seul un éloge.
« C'est ici que Louis le Grand reçut le doge
« (Seize cent quatre-vingt-cinq) Impériali !
« Puis les ambassadeurs de Siam, dont l'hommage
« (Seize cent quatre-vingt-six) fut un gros présent
« De lingots d'or, je crois !... Je n'ai pas bien présent
« Cet important détail d'histoire ! c'est dommage !
« D'autres faits se sont vus en des temps moins anciens
« Dans cette galerie !... Ils sont tous dans vos têtes !
« Et maintenant, Messieurs, vous savez où vous êtes,
« Entrez, et respectez les dorures ! J'y tiens ! »

La sueur sur leurs fronts perlait en gouttes larges :
« Sire ! pourquoi franchir ce seuil ? lui disaient-ils ;
« Ces miroirs sont braqués par des lutins subtils
« Ivres de réalisme et grands faiseurs de charges !

« Selon les procédés de Gall, l'extravagant,
« Ils font d'un profil d'homme un profil de grenouille !
« Le sceptre le plus gros s'y reflète en quenouille ;
« On s'y mire vainqueur, et l'on s'y voit brigand !
« Nos profils, Majesté, craignent la perspective !
« Une réduction est pis qu'une invective,
« Et nous ne pouvons pas songer, sans quelque effroi,
« Comme on peut raccourcir une tête de roi !
« Minuscule en français rime avec ridicule !
« Non, Sire ! même au prix des lingots de Siam
« Nous n'entrerons pas là ! notre fierté recule !...
« Ces faiseurs de portraits sont élèves de Cham ! »

« C'est bon ! j'entrerai seul », dit le vieux chasseur d'hommes,
« Je ferai de l'histoire en homme incontesté ! »

La meute s'inclina, disant : « Sire, nous sommes
« Les humbles serviteurs de Votre Majesté ! »
Et quand il eut ainsi renvoyé son escorte,
Wilhelm derrière lui s'en fut tirer la porte.

IV.

L'amante se dérobe aux désirs de l'amant
Dans les tumultueux bouillons des mousselines :
Telle, dans le duvet frissonnant des collines,
La nuit jetait sa gaze au front du firmament!
Mais, — soubrette gagnée aux étoiles, — la brise
Dispersa les derniers brouillards, d'un doigt mutin,
Et, dans la nudité de sa pudeur éprise,
La Nuit connut l'Azur et conçut le Matin!

Et tout fut submergé d'une lumière exquise!
Et, dans cette lumière où baignait le château,
On vit, réalisant l'idéal de Watteau,
La nature immortelle attifée en marquise!...
Bien poudrée, un bouquet d'astres entre les seins,
On eût dit que, parée au grand air de Versailles,
Elle voulut sacrer cet Éden de rocailles
Souillé par les regards de ces yeux d'assassins!

Hélas! qui lavera tes mornes galeries?
Vieux palais, tout rempli du culte d'Apollon!

Que les Muses n'ont pas de leurs fresques fleuries
Défendu pied à pied et salon par salon !
Qui lavera tes murs, tes festons, tes trophées,
Tes chapiteaux dorés et tes peaux de lions,
Et toute la féerie, ô Versailles ! des fées
Qu'on adorait jadis, et que nous oublions !
Saint-Cloud dévalisé croule dans les décombres,
Et tord aux vents d'avril son squelette vaincu !
Mais toi, Versailles, toi ! temple des grandes ombres,
Ils t'ont foulé du pied, — et tu t'es survécu ! —

V.

Lorsque Wilhelm fut seul dans le salon des Glaces,
Il prit un bon cigare et l'alluma ! — Mon Dieu !
Vous, vous auriez tiré la pipe ! — En un tel lieu
L'Empereur n'osa pas ! Les choses ont leurs places !
Ce fut donc un londrès choisi qu'il dégusta !
Pour être un empereur on n'en est pas moins faune !
Puis, songeant que sur lui planait l'œil d'Augusta,
Les reins droits, amplement, il marcha vers le trône.
Monta les six degrés recouverts d'un tapis

De Perse à trame d'or, semé de fleurs de soie
Et d'argent, — et s'assit en s'écriant : « Tant pis !
« Mais sur un pareil trône il faut que je me voie ! »

« *Charlemagne, pardon!...* » débute Charles-Quint
Dans *Hernani !* — Le front plein de ce monologue,
Le vieillard réfléchit qu'en ce cas analogue
Il ne s'agissait pas de faire l'arlequin.
Il fumait de l'histoire ! Il entrait dans son rôle
D'Empereur d'Allemagne et de « Moitié de Dieu ! »
L'avenir l'écoutait ! Et sa moindre parole
Devait être sublime et concordante au lieu.

Gêné, d'une fenêtre il leva les tentures,
Jusqu'au profond du parc s'épandaient par milliers
Noirs affûts de canons, blanchâtres cavaliers,
Pièces d'eau reflétant les croupes de montures !...
Toute la Germanie était là, Hun et Goth ;
Donc l'empereur Wilhelm, s'appuyant sur le coude
Mélancoliquement, comme un enfant qui boude,
Loin de Bismark, pensif, dit : —

« *Ich da, mein Gott !* »

Alors tout s'envola, cupidons et satyres;
Lafontaine et Racine, et Molière et Boileau,
Épouvantés, bouchaient leurs oreilles martyres!
Seuls, les chevaux germains répondirent sur l'eau :
Ils avaient reniflé leur natal idiome.
— La langue a son parfum, dit l'auteur des *Essais :*
Mein Gott fleure allemand! Mordieu, fleure français,
Et Wilhelm ne sent pas même odeur que Guillaume.

VI.

« — Moi, là! » —
Le « moi » de l'homme est un gouffre sans fond;
Le « moi » d'un empereur est un abîme énorme!
Plus il le comble, et plus il lui paraît profond!
Dès qu'un orgueil y sombre, un désir s'y reforme.
Son âme y tournoyait vertigineusement;
Rêve équestre, il roulait portant l'histoire en selle!
Il sentait, il croyait sentir, cet Allemand
Que l'airain le prenait tout vif jusqu'à l'aisselle!
Il s'engonçait dans son orgueil! Il eût voulu
Être à la fois moins grand pour s'admirer sans crainte.

Et plus grand pour pouvoir s'étonner ! Son empreinte
L'extasiait ! Narcisse, il s'aimait en goulu !
Il se comparait même à soi, sans préférence !
Colossal, il voyait infinitésimal !
Son ombre lui semblait pleine de déférence,
Il parlait d'honorer sa mère, l'animal !
Il se plaçait en bronze aux quatre coins du globe
Avec quatre chemins l'indiquant sur un pieu !
D'un œil il essayait de voir l'autre en son lobe !
Il se trouvait si beau qu'il en croyait en Dieu !...

On naît roi comme on naît crétin ! Forme de crâne,
Dit Lavater. Aux fronts on connaît les instincts !
D'où vient pourtant qu'il est des crânes indistincts
Où la couronne va comme le bonnet d'âne ?

Wilhelm est couche-tôt : c'est un vieillard pieux :
Quand l'heure de dormir arrive, il faut qu'il dorme !
Puis l'orgueil assoupit comme le chloroforme,
Et l'Empereur sentait papilloter ses yeux.

— Au Théâtre-Français, je l'ai vu dans sa loge
Tomber gris de sommeil à ce même *Hernani !*

Et neuf heures venaient de sonner à l'horloge!
Il disparut avant que l'acte fût fini.

Le temps bailla neuf fois au cadran de Versailles,
Et déjà, par la lune éclairés à demi,
Tous les spectres fiévreux des tableaux de batailles
Se déroulaient au fond de ce crâne endormi!...

VII.

Et l'Empereur rêva que toutes les allées,
Tous les arceaux, tous les bosquets, tous les bassins
Et les moindres gazons et leurs moindres dessins
Étaient par ces tableaux submergés de mêlées!...
De leur sommeil sacré réveillant ses enfants
Et toute sa légende, et toute son histoire,
La France vomissait ses quatorze cents ans
Sur cette Barbarie, ivre de sa victoire!...

Francs, Carlovingiens, et Valois et Bourbons,
L'un avec sa framée et l'autre avec sa hache,
Tailladaient, pourfendaient, chacun selon sa tâche!

Dans la chair allemande ils entraient à grands bonds,
Et, désensevelis d'une terre flétrie,
Combattaient le dernier combat de la patrie!

« —De Moltke est là! pensa le conquérant; d'ailleurs
C'est un rêve! Voyons venir ces batailleurs.

VIII.

Des cadres entr'ouverts comme des ossuaires,
Dans le vent lumineux qui courbe leurs cimiers,
Emporte leurs chevaux et gonfle leurs suaires,
Clovis avec les Francs s'élancent les premiers.
Ceux de Martel, pareils à des remparts de glace,
Les suivent d'un seul bloc, — et le vent les enlace!
Aux appels répétés du magique oliphant
Roland a réveillé son oncle Charlemagne.
Et l'oncle, franchissant d'un saut plaine et montagne,
Lui répond dans la nuit : — « Me voilà, mon enfant! »
Derrière lui les preux roulent dans l'avalanche
Imperturbablement, le poignet sur la hanche.

« — Mon neveu Frédéric, dit Wilhelm, vaut Roland,
Et je vaux Charlemagne avec mon Vaterland! »

IX.

En cet instant passa le vieux Pierre l'Ermite,
Puis saint Bernard, et tous les prêcheurs du saint mythe
Suivis de ces soldats du Seigneur Jésus-Christ
Qui disaient : Dieu le veut! comme on dit : C'est écrit!
Ensuite vint Philippe-Auguste de Bouvines,
Et Louis neuf, qui fut le Salomon chrétien,
Tout le cycle de ceux qui menèrent à bien
La sainte invasion des croisades divines!...

« — Cette religion avait un certain cant,
Dit Wilhelm ; moi je suis pour Hegel, Fritz, pour Kant!

X.

Duguesclin qui commence où Mac-Mahon termine,
Ancêtre de Bayard, l'ancêtre de Crillon,

Descendit fièrement dans le loyal sillon
Où marchent les guerriers à la superbe mine;
Et comme il rejoignait Roland au fond du parc,
La Minerve chrétienne apparut! Jeanne d'Arc;
Et Dunois, la Trémouille, et la Hire, et Xaintrailles,
Pour la suivre semblaient dévêtir les murailles!. .

« — Oui, dit Wilhelm, je sais, courage personnel!!!
Jeanne d'Arc est passée, et Krupp est éternel! »

XI.

Mais voici qu'au milieu d'une rumeur de bronze,
Dans un signe de croix dissimulant ses yeux,
Sur l'ouate des airs glissa, silencieux,
Le bourgeois de génie appelé Louis onze!
« — Tu mens fort proprement pour un simple Attila!
Dit Louis. — L'autre fit: — Cousin, Bismark est là! »

XII.

Charles huit et Gaston de Foix vinrent ensuite!
Puis Bayard, qui mourut sans connaître la fuite!

François, de Marignan, et du camp du Drap d'or.
Charles-Quint était l'aigle, et François, le condor !
Enfin le Béarnais, fier coq ! roi de la poule
Au pot, et qui paya d'une hostie une ampoule,
Qui prit Paris, — ainsi qu'on le prend, — par amour,
Et de ce déshonneur sut lui faire un beau jour !...

« — La guerre, dit Wilhelm, a ses métamorphoses !
« Et le bombardement avance bien les choses ! »

XIII.

Mais voilà que, sortant d'un lointain camaïeu,
Rouge sur un fond rouge, une forme de prêtre,
Sous la mitre portant la moustache du reître,
Nomma le cardinal Armand de Richelieu !
Sur la carte, — la sienne, — il montrait la Rochelle,
Et du pied écrasait un buste de Calvin.
Cette carte alignait, à ses coins lie-de-vin,
Des têtes de seigneurs comme degrés d'échelle !...

« — J'ai Bismark, dit Wilhelm avec un concetti :
Richelieu, près de lui, n'est qu'un Benedetti ! » —

XIV.

Tout à coup, du profond des chambres transversales,
Une voix annonça : — « Le Roi ! » — Puis, d'autres voix,
En échos, coup sur coup, sonores par les salles,
« — Le Roi ! le Roi ! le Roi ! » comme un cor dans les bois !
Des deux ailes, sans choc, et roulant d'elle-même,
La grand'porte tourna sur ses gonds, et s'ouvrit. —
Et, debout sur le seuil, le front sans diadème,
Le Roi-Soleil parut, pâle, — et se découvrit !

« — Étranger, dit Louis, vous occupez ma place ! »
Et la cour ajoutait : « — Pour franchir nos salons
« Ne pouvait-il au moins s'essuyer les talons ?
« Ils dégouttent de sang ! on le suit à la trace ! »

« — Monsieur, reprit Louis, je suis encor debout ! »
Mais Wilhelm demeurait assis, fier de son rêve !
Et Condé sur ses flancs cherchait déjà son glaive,
Quand Wilhelm s'écria : « — Je tiendrai jusqu'au bout !

« — Sais-tu bien que je suis du sang de Charlemagne,
« Et que, même après lui, l'on m'a nommé le Grand ? »

« — Moi, dit Wilhelm, je suis Empereur d'Allemagne!
« Nos deux gloires, cousin, marchent du même rang! » —

« — Comment s'appelle-t-il? » fit d'un geste d'épaules
Le Bourbon dédaigneux.
« — Je m'appelle Canon! »
« — Et qu'a-t-il fait, dit l'autre avec un si beau nom? » —

— « J'ai pris ta France, Sire, et j'en ai fait les Gaules!
« J'ai tué ton lion, vieux dompteur, et d'un coup !
« Quinze cent mille bras l'ont cerné dans ses jungles!...
« C'est sa peau maintenant que Bismark me découd!... »

« — Il dormait? dit Louis; — « Mieux! il n'avait plus d'ongles! »

« — De mon temps, fit le Roi, lorsqu'on était vainqueur
Dans ce noble tournoi qu'on appelle la guerre,
On ne détroussait pas les morts, Monsieur! — Naguère
Avec moins de canons on avait plus de cœur!
De mon temps on savait respecter sa victoire,
Et l'on s'estimait mieux après s'être battu !
Les peuples contre qui l'on avait combattu

Pouvaient tranquillement reprendre leur histoire !
On vidait la querelle — et non pas le gousset !
Et l'on ne prenait pas d'assaut — que les pendules !
L'épée aux reins, — et non aux coffres — s'émoussait,
Et l'honneur du soldat trouvait des gens crédules !
De mon temps on était pillard, non maltôtier !
Et lorsqu'on se volait c'était encore une arme !
On savait d'un sourire égayer le métier,
Mais on n'en faisait point mentir jusqu'à la larme !
L'incendie était chaste en ses sombres attraits,
Et laissait la main noire et non pas la main pleine !
De mon temps les combats éclataient dans la plaine ;
Et l'on était bardé de fer, — non de forêts !
De mon temps une épée avait dans des mains d'homme
A sa garde une vie, à sa pointe un trépas !
Et quand un ennemi vous en tendait la pomme,
Quoiqu'il demandât grâce, — on ne l'égorgeait pas !
En ces jours on était moins savant qu'en les vôtres ;
Mais on était pourvu d'honneur et de renom !
J'en parle en connaisseur ! — Vous me semblez, vous autres,
Avoir pas mal changé cela, monsieur Canon !
Vous me semblez avoir déshonoré la guerre !
Vous me faites l'effet d'avoir eu des Rocrois

Assez... comment dirai-je?... Ignobles! — et je crois
Que vous assassinez, ou qu'il ne s'en faut guère!... »

« — Sire! cria Wilhelm. — Monsieur, reprit Louis,
« Vous m'avez réveillé!... J'ai gouverné la France
« Soixante-quatorze ans! Je la connais! Je suis
« Son plus grand roi! Bonsoir, monsieur, j'ai l'espérance!...

Et le roi disparut. « — Ce Bourbon eût été
« Un mauvais roi de Prusse! Il est trop entêté
« Sur son honneur! pensa l'empereur! — Il abonde
« En utopie! on voit qu'il vient de l'autre monde!
« Il m'est inférieur sur tous points, sauf sur un :
« Il a je ne sais quoi qui sent sa Palestine!
« Je suis Hohenzollern, mais je suis plus commun!...
« Je stériliserai cette race latine!... »

XV.

Et tandis qu'il songeait, descendit au champ clos,
Préparant à Voltaire une digne épopée,
Fontenoy, ce dernier triomphe de l'épée!... —

XVI.

Quand Wilhelm releva ses regards demi-clos
Il vit que la Patrie alignait sa réserve : —
La Révolution française défilait !

Hoche ! Marceau ! Kléber ! tes premiers fils de lait,
O jeune République, et ta première verve !
Jeunes gens, ils avaient l'héroïsme joyeux,
Et dans leur *Marseillaise* on sentait l'âme éprise !
Au rabot du soupçon ils n'offraient point de prise !
Leur foi sonnait l'airain et chantait dans leurs yeux !
Ils n'avaient point d'aïeux étant aïeux eux-mêmes ;
Et de leur pauvreté superbe satisfaits,
Ils allaient, écrasant du pied les diadèmes,
Sans regarder de quoi les débris en sont faits !
Ces toiles qui semblaient fondre ensemble leurs nappes
En un tableau confus, mêlaient ceux de Valmy
Avec ceux de Fleurus, près de ceux de Jemmapes !
Du pas dont ils marchaient au canon ennemi

On comprenait qu'ayant décrété la victoire
Ils allaient dans la leur retailler notre histoire !...
— « Ces soldats, dit Wilhelm, sont — des chefs aux fourriers —
« Équipés en dépit du bon sens ! C'est à peine
« Si messieurs Pichegru, Custine et Dumouriez
« Ont, par le froid qu'il fait, des tricots de *bazaine !* »
— Mais déjà secouant les poudres du tombeau,
Et, d'un geste, entraînant Sieyès, Vergniaud et Barnave,
Un homme monstrueux, fait de boue et de lave,
S'élance, et l'ouragan reconnaît Mirabeau !
Pâle, derrière lui glisse ce Robespierre
Dont l'ombre fut Saint-Just ! Lanjuinais, Mounier,
Le jeune Lafayette auprès du vieux Dampierre,
Et Fabre d'Églantine auprès des deux Chénier !
Malouet, Pétion, Buzot, Barère, Romme,
Barbaroux, Condorcet, Merlin, Brissot, Garat !...
David, qui fit ceci : poétiser Marat !
Et madame Roland qui sut mourir en homme,
Qui dira tous les noms ? D'un seul regard songeur
La Liberté féconde embrassait sa famille !
Danton, dessourcillé, s'appuyait sur Camille,
Et Carnot regardait sombrer ceux du Vengeur !
Long fut ce défilé ! Dans le parc de Lenôtre

Wilhelm les regardait descendre, et haletant :
« Je ne me doutais pas que la France en eût tant !
« La noblesse du peuple est plus longue que l'autre ! »

XVII.

Tout à coup, derrière eux, les fronts courbés au vent,
Les grenadiers velus laissent le pont d'Arcole !
A la vapeur de mort ils respirent, rêvant
Qu'ils étaient au tombeau prisonniers sur parole !
Et sur ces grenadiers, invisible et présent,
Comme en un ciel limpide on sent peser l'orage,
Plane mystérieux le génie écrasant
Du Corse inexpliqué dont le nom décourage !...

Hors du trône Wilhelm bondit épouvanté
Et courut tout hagard ouvrir une fenêtre,
Et la sueur sécha sur son front éventé !

XVIII.

La bataille était rude et paraissait renaître !

Tout à coup, secouant pour des labeurs nouveaux
Cette barbe du temps dont elles sont vêtues,
Il vit confusément se mouvoir les statues !...
— Apollon, du regard dirigeant ses chevaux ;
Hercule, dont le souffle ébranle la liane,
Et Bellone, et Pallas, et la vierge Diane,
Et Neptune, qu'emporte un quadrige marin,
Et tous les dieux de marbre et tous les dieux d'airain !
Les demi-dieux sortaient aussi de leurs rocailles.
Les Faunes chèvrepieds gambadaient belliqueux ;
Les Sirènes rampaient sur leurs anneaux d'écailles ;
Les Termes entraînaient leurs socles avec eux !
Et tous ils combattaient dans leur jeune allégresse,
Blancs sur la masse noire, et nus contre les coups ;
On eût dit qu'ils croyaient, en luttant avec nous,
Qu'en défendant la France ils prolongeaient la Grèce !...

« — A l'Exposition, songea Wilhelm, pendant
Qu'Alphand nous préparait des fêtes grandioses,

Je me souviens d'avoir vu des apothéoses
Finales! Celle-ci peut leur faire pendant! »

XIX.

En ce moment un bruit vague, indéfinissable,
Grinça, pareil au cri d'un talon sur le sable;
Et, dans l'obscurité d'un feuillage tremblant,
L'œil de Wilhelm heurta quelque chose de blanc!...

« — Oui, songeait-il, Paris alors était en fête!
« J'y fus, dans ma visite, excellemment reçu!
« Sans Bismark cependant je ne l'aurais pas faite,
« Puisque le plan de guerre était déjà conçu!... »

Le bruit devint semblable au chant du grillon, aigre
Et tenace! La forme entrevue émergea,
Belle comme Apollon, nerveuse comme un nègre :
Un esclave accroupi, mais se dressant déjà!...

Wilhelm le regardait sans le voir, l'âme prise
Par le bruit grandissant, semblable à quelque brise

Soufflant dans le sifflet d'une porte!

« — Voici
« Qui m'agace, songeait le roi; je m'en méfie!
« Les obus de Trochu viendraient-ils jusqu'ici?
« Krupp m'aurait-il induit en erreur sur Reffye? »

Et Wilhelm écarta les plis de son manteau,
Et, décuplant sa vue à l'aide d'un binocle,
Il vit à lui venir, aiguisant un couteau,
L'esclave magnifique accroupi sur son socle!...
« — Ce Dieu, murmura-t-il, se trompe de chemin!
« La bataille est là-bas! Il vient en sens contraire! »
Mais l'esclave venait toujours, et sans distraire
Les yeux de ce couteau qui grinçait dans sa main :
« — A qui donc en veut-il, fit le porte-couronne,
En reculant d'un pas au fond de la vapeur!
« Je suis vieux, et je dors, et nul ne m'environne!
« Holà! réveillez-moi! ce marbre me fait peur!... »
L'esclave était debout près de lui, l'œil austère :
Il prit l'homme aux cheveux, et le couteau brilla!...
« Qui donc es-tu? gémit Wilhelm. » — « Le Prolétaire! »
Et la gorge saignante encore, il s'éveilla!

XX.

L'aurore se glissait par les rimes des portes,
Et sur les pièces d'eau tranquillement penchés,
Les chevaux allemands, l'un à l'autre attachés,
Regardaient, en buvant, flotter les feuilles mortes.

Et les rois entouraient l'Empereur. « — Ce palais »,
Leur dit-il, « me paraît beau ! mais par représailles,
« Les tableaux sont affreux ! et les marbres très-laids !
« Le tout d'un goût douteux. Je n'aime pas Versailles !

« — Nous pouvons le brûler ! » sourit d'un air câlin
Le comte de Bismark-Schœnhausen, diplomate ;
« Et, quant aux objets d'art, je ne suis point Sarmate ;
« Sire, je vais les faire emballer pour Berlin ! »

NOTE

Je pense que tout lecteur aura facilement reconnu dans cette statue le Rémouleur antique, dont il existe une remarquable copie à Versailles, dans le parterre du nord. Par une coïncidence, d'ailleurs prevue, on conte qu'elle était la statue favorite de Louis XVI; le brave homme ne manquait jamais d'aller l'admirer en silence toutes les fois qu'il descendait aux jardins. La plus grande joie du hasard est de se déguiser en prophétie. Ainsi soit-il !

A CHATEAUDUN

A MON AMI

FERDINAND GLAIZE

A CHATEAUDUN

Petite ville de province,
Ton salutaire souvenir
N'est pas de ceux dont on évince
La mémoire de l'avenir!

Ta gloire n'est pas établie
Sur un socle au granit chanceux,
Et ton combat n'est pas de ceux
Qu'un poëte français oublie!

Petite ville, si j'étais
Ce que pour toi je voudrais être,
Avec ta ceinture pour mètre
Et tes ruines pour étais,

Je te bâtirais... — Ah! devine!
— Un tombeau? — non! — Un temple? — non! —
— Un Colisée, un Parthénon? —
Non plus! — Quelque Babel divine?

— Non! mais si tu veux le savoir,
Un collége, — avec cette enseigne :
« Ici l'héroïsme s'enseigne!
« Ici l'on apprend son devoir!

« Ici l'on revêt sa poitrine
« Du triple airain de la vertu!
« *Discendum vivere mortu!*
« L'exemple est près de la doctrine! »

Et dans cette université
Les enfants qui seront la France
Auraient des vieux de la cité
L'enseignement de délivrance !

Et l'on en compterait plus d'un
Dans l'élite de ceux qu'on trie
Qui viendraient savoir la patrie
Au collége de Châteaudun!

Qu'ils sont rares dans le silence,
Les cœurs taillés sur ton patron!
Le vieux monde n'est qu'un poltron
Qui sur son tombeau se balance!

O sinistre farniente!
Qui renversera la bascule
Où s'alourdit et s'émascule
Notre vieille Chrétienté?

Qui nous changera cette race
Dont le bras dément le cerveau,
Pour qui nul rêve n'est nouveau,
Et que l'action embarrasse;

Qui se rit de ses porte-croix
Et de ses buveurs de ciguës,
Et qui n'a plus de blanc, je crois,
Que son rictus de dents aiguës?

Ah! petit écrin de héros,
Comme auprès de toi sont vulgaires
Tous ces Marlborough-va-t-en-guerres
Affublés de leurs sombreros!

Quelle est triste cette campagne
De mil huit cent soixante et dix!
Quelles villes! quelle campagne!
Quelle France! oh! De profundis!

Sont-ce là tes fils, grande Terre?
— Pieux paysans, dites-nous,
La lâcheté, la tenez-vous
De Bossuet ou de Voltaire?

Dans quels écrits, même des leurs,
Lisez-vous qu'on jette ses armes,
Et que l'on répond par des larmes
Aux coups de bâton des voleurs?

Dites : de quelle république,
De quel roi tenez-vous ce cœur
De dénoncer d'un geste oblique
Les vaincus cachés au vainqueur?

Pendant les nuits où l'on trébuche,
De quel faiseur de coups d'État
Apprîtes-vous cet attentat
De les jeter dans une embûche?

De quels confesseurs mal fessés,
Ou de quel juif épouvantable,
L'art de préserver votre étable
En y refusant des blessés?

Chez quels marchands de vin obèses,
Dans quel couvent vous apprit-on
A souiller les vignes françaises
En trinquant avec le Teuton?

De qui la faites-vous dépendre,
Votre honte, dont je prends soin,
Misérables, qu'il faudrait pendre,
Si l'on pendait avec du foin!

Ah! c'est d'une haine jalouse
Que je les hais, ces vieux brigands,
Qui portent l'habit sous la blouse
Et l'ongle crochu sous les gants!

Je la hais, cette ignoble race
D'électeurs d'empires tout faits,
Envieuse, inepte, vorace,
Craignant moins Dieu que ses préfets!

Qui fait de serment industrie,
Feu de tout bois, argent de tout,
Et jouerait jusqu'à sa patrie
Sur la crasse d'un roi d'atout!

Dont l'œil pour un sou neuf s'injecte,
Et s'humecte au cri des bouchons!. .
Auprès de cette engeance abjecte
Les porcs ne sont plus des cochons!

Ah! laissez-moi! je me soulage,
Car je les ai toujours haïs!
Car ils m'ont perdu mon pays
Comme ils m'ont perdu mon village.

Les Teutons en avaient pitié!
Et nos turcos en avaient honte!
Dans nos désastres, si l'on compte,
Ils sont au moins pour la moitié!

Adieu, forêt! adieu, prairie!
Je n'irai plus dans vos chalets!
Les vassaux sont restés valets!
Après le château, la mairie!

J'ai le remords des jours vécus,
O nature, dans tes bocages !
Mettez les rossignols en cages :
Ils ne chantent que les écus !

L'herbe est lâche, et la ronce tremble !
Les bois sont couards ! et les eaux
Sanglotent de peur sous le tremble
D'où se débandent les oiseaux !

Adieu, champs ! La moisson est vile !
Le vin du cru perd au grésil
Son fier goût de pierre à fusil !...
— Je veux mourir dans une ville !

Châteaudun ! s'il reste en tes murs
Un pigeonnier pour un poëte
D'où l'on entende l'alouette
Chanter l'aube dans les blés murs,

Garde-le-moi : je veux y vivre !
Je veux y retremper ma foi !
J'y veux apprendre au moins de toi
Comment un peuple se délivre !

Compter à l'âge de tes fils
Les jours que la vertu confère,
Et chanter ce que l'on doit faire
En célébrant ce que tu fis!

Je veux, dénombrant par une ode
Chacun de tes Guillaume Tell,
Sous ta dictée, obscur Rapsode,
Écrire un poëme immortel!

Et si ton héroïque histoire
Trouve en moi son barde inspiré,
Si ma lyre module en gloire
Ton héroïsme respiré;

Si je tisse bien cette trame
Qui te renoue aux grands aïeux,
Si mon cœur digne de ton âme
Trouve le chemin de tes yeux,

Je ne rêve, orfévre de rimes,
D'autres salaires triomphants
Qu'une de tes filles sublimes
Pour la mère de mes enfants!

LES NEUTRES

LÉGENDE

A mon Ami GEORGES BECKER
Peintre d'histoire

LES NEUTRES

I.

C'était dans ce beau pays
Où froment, seigle et maïs
Viennent quasi sans semence
Et, dans la chaude saison,
Débordent sur l'horizon!
Un pays riche à démence!

II.

Les chemins y sont sablés
Du trop-plein même des blés
Dont les gerbes sont si hautes
Qu'elles gênent les ramiers,
Et que, des toits, les fermiers
N'aperçoivent point les côtes!

III

Ce pays a pour voisins
Trois pays, un de raisins,
Un de miel, l'autre de pommes;
Tous trois florissants, tous trois
Liés par des nœuds étroits
Comme il en doit être entre hommes!

IV.

Voici qu'un roi nécroman
Tombe au pays du froment
Avec une horde à feutres,
Et dit aux autres pays :
« A vous seigle, à vous maïs,
« Si vous voulez rester neutres!

V.

« Je prends le froment pour moi! »
Ils répondent à ce roi :
« Ce voisin est notre frère,
« Nous eûmes jadis de lui
« Plus d'un fraternel appui;
« Nous l'aiderons au contraire! »

VI.

Le roi, sinistre bandit,
Fort terriblement leur dit :
« Je mène une immense horde !
« N'aidez pas votre voisin,
« Ou je prends pomme, raisin
« Et miel, sans miséricorde ! »

VII.

Cette horde, avec des crocs,
Pouvait lancer de tels rocs
Au vent d'un tel catapulte
Qu'ils franchissaient des sommets,
Sans que l'on connût jamais
D'où vous en venait l'insulte !

VIII.

Et ses bataillons dressés
S'avançaient en rangs pressés
Dans un ordre si superbe
Qu'ils ne laissaient derrière eux
Qu'un vaste désert pierreux
Sans un seul brindillon d'herbe!

IX.

Alors, saisis par l'effroi,
Les voisins dirent au roi :
« Agissez à votre envie! »
— « La force prime le droit!
Dit près d'eux un homme adroit,
Nous vous accordons la vie! »

X.

Et, suivant le nécroman
Sur le pays du froment,
Comme un fleuve qui déborde
S'épandent les assassins!
Et voilà que les tocsins
Partout annoncent la horde!

XI.

« A nous! pays des raisins!
« Criaient-ils, mes bons voisins!
« Au secours! pays des pommes!
« Main-forte! pays du miel!
« Aidez-nous, au nom du ciel!
« Ainsi qu'on le doit entre hommes! »

XII.

Mais ils ne bougèrent pas.
« Je ne crains point le trépas,
« Dit l'abandonné; l'épée
« Que je tiens de mes aïeux,
« De mon massacre odieux
« Saura faire une épopée!

XIII.

« Vous, qui nous avez trahis,
« Vous périrez, ô pays,
« Car rien ne profite aux lâches!
« Le temps saura nous venger!
« Et bien boire et bien manger
« Ne sont pas toutes nos tâches!

XIV.

« Pusillanimes voisins,
« Maudits soient, — toi, tes raisins,
« Toi, ton miel, et toi, tes pommes!
« Vous que nous aimions jadis,
« Cœurs ingrats, soyez maudits
« Parmi les enfants des hommes! »

XV.

Puis il appela ses fils,
Ceux du canton du maïs
Et ceux du canton du seigle;
Ceux du canton du froment
Étaient bien assurément
Les plus nombreux sous les aigles! —

XVI.

Or, dans un champ en labour
Où résonnait le tambour,
Je vis venir, moi qui parle,
Trois frères, gars réjouis,
Dont l'un avait nom Louis,
L'autre Pierre, et l'autre Charle!

XVII.

Tous trois étaient laboureurs.
Point coureurs, point discoureurs,
Tous trois ardents à la peine,
Pleins de sang et pleins de nerfs,
Et tirant en joyeux serfs
La grande charrue humaine!

XVIII.

Tous trois ils avaient, au dos,
Bien affilée, une faux
Et rien que la blouse bleue,
Et chantaient par les moissons
De magnifiques chansons
Qui roulaient de lieue en lieue!

XIX.

Pierre disait à Louis :
« O mon frère aîné, je suis
« Près de toi fier de combattre! »
Charles disait : « Quel bonheur
« De sentir, au champ d'honneur,
« Près des vôtres mon cœur battre! »

XX.

L'aîné, l'allégresse aux yeux :
« Ce sont des combats joyeux,
« Ceux où la patrie assemble !
« Un mort n'est pas un vaincu !
« Comme nous avons vécu,
« Tâchons de mourir ensemble ! »

XXI.

Et tous trois à l'unisson
Ils reprenaient leur chanson.
Soudain le cadet se penche,
Abrite ses yeux du vent.
Et dit : « Je vois en avant
« Un vieillard à barbe blanche !

XXII.

« Ce vieillard a sur le dos
« Ainsi que nous une faux,
« Mais si lourde qu'il en plie!
« C'est une faux de Titans!
« Qui semble venir, ô Temps,
« De ta vieille panoplie! »

XXIII.

« Il faut rejoindre l'aïeul,
« Dit l'aîné; puisqu'il est seul
« Nous lui formerons escorte!
« Nous lui porterons sa faux :
« Peut-être sait-il des mots
« Du style qui réconforte! »

XXIV.

Les frères hâtent le pas.
« Voyez, dit Pierre tout bas,
« Le fer de sa faux miroite !
« Holà, mon père, on se bat :
« De quel côté le combat? »
Le vieillard montra la droite.

XXV.

« Ah! la bataille, vieillard,
« C'est là-bas, dans ce brouillard
« Rouge comme une fournaise?
« Eh bien, faisons le chemin
« En nous tenant par la main!
« Nous savons la *Marseillaise!* »

XXVI.

L'aïeul fronça les sourcils.
« Eh quoi! père, disaient-ils,
« Ton front est sombre? courage!
« Les vétérans du labour
« Aiment la voix du tambour!
« La guerre est un labourage! »

XXVII.

Alors l'aïeul d'un ton doux :
« Enfants, que labouriez-vous? »
L'aîné dit : « Un champ de seigle!
— De maïs! dit le second.
— Et toi, Benjamin, répond! »
Il ne répond point, l'espiègle!

XXVIII.

Mais il s'écarte un moment,
Cueille un épi de froment :
« Ceci ! père des apôtres ! »
Dit-il d'un air triomphant.
Et l'aïeul dit à l'enfant :
« Cueille-m'en aussi des autres ! »

XXIX.

Quand il eut les trois épis,
L'aïeul aux doigts décrépis
Les étendit sur leur tête :
« Allez, leur dit-il, allez
« Où vous êtes appelés !
Ma route à moi n'est point faite ! »

XXX.

« Adieu, pere, ont-ils crié,
« Notre mère a tant prié
« Qu'inutile est la prière!
« Maintenant allons mourir! »
Ils se mirent à courir.
Le vieux suivit, loin derrière.

XXXI.

Leur chemin ne fut pas long.
Dans le repli du vallon
Ils atteignent leur armée!
Trois baisers! trois noms! trois mots!
Et, coupant l'air de leur faux,
Ils entrent dans la fumée!

XXXII.

Quand tout fut fini, le soir,
Du haut des monts on put voir
Un vieillard de haute taille
Traîner aux feux du couchant
Trois cadavres hors du champ
Où s'éteignait la bataille.

XXXIII.

Environné de corbeaux,
Il leur creusa trois tombeaux
Dans la plaine d'hécatombes,
Et, quand ils furent comblés,
Sema chaque épi des blés
Sur chacune de leurs tombes.

XXXIV.

Puis, les genoux accroupis,
Il fit germer ces épis
Aux chaleurs de son haleine!
Ils poussèrent! et si haut
Qu'ils semblaient être plutôt
Trois colonnes dans la plaine.

XXXV.

Alors, du fond du brouillard,
Piquant droit vers le vieillard,
On vit venir dans sa gloire
Le roi, sur un cheval blanc,
Entouré d'un chœur sanglant
Qui lui chantait sa victoire!

XXXVI.

Il agitait un drapeau,
Et, du vent de son chapeau,
Traçant un cercle dans l'ombre,
Disait : « Ce sol est à moi!
« Balayez des pieds du roi
« Ce tas de morts qui l'encombre! »

XXXVII.

Mais voilà qu'à ce moment
Du grand épi de froment
S'exhala comme un nuage!
Il s'en allait dans le ciel
Devers le pays du miel,
Qu'il couvrit de son orage!

XXXVIII.

« Grand vieillard, explique-moi
« Ce qu'est ceci, dit le roi
« En lui désignant d'un geste
« Le nuage énorme à voir!
« Quel est cet orage noir? »
Le vieillard dit : « C'est LA PESTE! »

XXXIX.

Puis l'épi de sarrasin
Sur le pays du raisin
Éclata comme une mine,
Et l'étouffa dans l'horreur!
« Qu'est-ceci? » dit l'empereur.
Le vieillard dit : « LA FAMINE! »

XL.

Enfin l'épi de maïs,
Inondant l'autre pays
Pomme à pomme, ville à ville,
Le submergea sous les eaux!
« Quel est ce roi des fléaux?
Dit-il. — La Guerre civile! »

XLI.

— Qui donc es-tu, dit le roi
Avec un geste d'effroi,
Vieillard expert en supplices?
— Le Temps! dit l'aïeul de mort,
Et je commence d'abord,
Assassin, par tes *complices!* »

BISTU

SYMPHONIE ALLEMANDE

A Monsieur ALEXANDRE GRAND

PRÉLUDE — ALLÉGRO

ADAGIO — SCHERZO — INTERMÈDE — FUGUE

MENUET — ANDANTE — FINAL

BISTU

PRELUDE.

Je n'en veux plus avoir! — Je jure
Que, même en flattant ceux d'autrui,
Je ne lui ferai pas l'injure
D'en aimer un autre après lui!

N'en pas avoir : c'est plus facile!
A la longue le cœur se prend,
Puis un beau jour on se surprend
A pleurer comme un imbécile

Parce qu'il est mort! — Au surplus
C'en est assez : mon âme est lasse!
Des amis, soit! Des enfants, passe!
Mais des chiens, je n'en aurai plus!

J'aurais moins pleuré ma maîtresse !
Ah ! pauvre bête ! Ami Bistu !
Ceux qui riront de ma détresse
Sont ceux qui jamais n'en ont eu !

J'ignore s'il était de race !
Plus d'une fois, le cher petit,
Il resta sur son appétit,
Car sa pâtée était peu grasse !

Mais son œil amical brillait
Dans son poil noir taché de jaune,
Content comme celui d'un Faune
Qui vient de se griser de lait !

Mais je sais qu'il avait une âme
Et plus d'esprit dans son cerveau
Que le marchand de vin infâme
Qui le fait passer — pour du veau !

Et qui, pour nourrir quelques pleutres,
Francs-tireurs très-irréguliers,
Qui ne sont que des chapeliers
Faisant la réclame à leurs feutres,

Tient son pauvre corps exposé
Sur le gril qui lui sert de fosse,
Et cherche à convertir en sauce
Son pauvre sang décomposé !

Puissiez-vous, Hurons ! Câfres !! Kurdes !!!
Effroyables gloutons des morts,
Sentir dans vos ventres absurdes
Aboyer l'éternel remords !

Et dévorés par l'incendie
Du mal, idoine aux animaux,
Et qu'au dam de tous autres maux
On appelle : la Maladie ;

Dans les sursauts extravagants
D'une rage extraordinaire
Crever en mordant jusqu'aux gants
D'un élève vétérinaire !

ALLEGRO.

Non, c'est vrai, j'ai tout supporté :
Le froid, la famine, l'absence !
Et j'ai souffert avec décence,
Comme on dit, pour la liberté !

Simple poëte et sans riposte
Contre les bombes des Pervers,
Je leur ai fait, par ballon-poste,
Tomber sur le casque — mes vers !

L'épithète est un fulminate
Quand le poëme est un canon ;
En touchant les noms elle éclate !
J'ai touché déjà plus d'un nom !

J'ai cessé de lire un poëte
Parce qu'il était Allemand !
Et je le prononce : Go-êthe,
Pouvant faire différemment !

En aurai-je encor le courage?
Nous étions deux! — Me voilà seul!
L'ami Bistu dans son linceul
Emporte une part de ma rage!

Hélas! j'ai le cerveau perclus!
Le journalisme est mon refuge!
Mon ami ne m'inspire plus;
Je n'ai plus mon ami pour juge!

Si vous voulez me lire encor,
Rouvrez-moi d'abord cette tombe!
Quand il aboyait à la bombe,
Ma rime avait le son du cor!

S'il rongeait un os plein de moelles
Sur son oreiller de duvet,
Du coup de pied qu'il recevait
Je m'élançais jusqu'aux étoiles!

Vous dites : — Il grondait! — Nenni!
Heureux de ma sainte colère
Il revenait, chien exemplaire,
Jusqu'à ce que l'os fût fini!

Alors, rêvant à quelque chienne
Idéale du Pays Bleu,
Il s'endormait, l'œil sur le feu,
Mêlant sa pensée à la mienne ! —

Il naquit d'un père inconnu,
Comme bien d'autres plus célèbres !
Mais comme il était malvenu
On voulut le rendre aux ténèbres.

J'intervins, et l'on m'en fit don.
Dans ma naïve inadvertance
Pour aller lui querir pitance
Je le mis sous mon édredon.

Il en prit l'habitude tendre ;
Et, jusqu'à son dernier soupir,
C'était là qu'il allait s'étendre
Lorsqu'il désirait s'assoupir !

Je lui donnai du lait d'ânesse,
Cognac du faible, et, mis en goût,
Bistu n'y chercha point finesse :
C'était un cœur simple, — il but tout !

Puis il bâilla ! Panégyrique
Si délicat de mon bienfait,
Que je compris qu'il était fait
Pour être le chien d'un Lyrique !

Nous nous aimâmes de ce temps,
Sans autre motif, ce me semble !
Et, lorsque revint le printemps,
Nous courûmes les bois ensemble.

Comme un maître et son écolier
Nous butinions de cime en cime,
Moi, sans chagrin, lui, sans collier,
Cherchant son os, et moi, ma rime !

ADAGIO.

Jours heureux, vécus désormais !
Avec eux ma jeunesse est morte !
L'avenir nous rend-il jamais
Ce que le passé nous emporte ?

Ensemble plus ne reverrons
Tous ces chers sentiers d'aventure !
La Seine n'a plus sa ceinture,
Paris n'a plus ses environs !

Paris n'a plus ses environs !
Et l'on n'entend plus sur la Seine
Chanter les joyeux avirons
Qui faisaient pleurer Henri Heine !

Heine, — l'Allemand converti !
Qui même en proie à la souffrance
Riait du bon rire de France,
Ne nous avait pas averti

Que messieurs ses compatriotes,
Si doux et si conciliants
Quand on leur commandait des bottes,
Viendraient bombarder leurs clients!

Sois prêt à tout! — Oh! qu'il est sage
Ce vieux dicton de nos aïeux!
La fraise du bois de Bayeux
A disparu du paysage!

Avec elle ils ont dévasté
Les guinguettes et les tonnelles;
A la porte des bals d'Été
Ils ont posé des sentinelles!

Van-der-Thann y montre à Steinmetz
Ce qu'on fait de soi quand on polke,
Et Frédéric, vainqueur de Metz,
Explique Offenbach à de Moltke!

Le moment est bon pour partir
D'un monde qui s'en va lui-même!
Et tu meurs, — ô chien de Bohême,
Avec tout un peuple martyr!

Voici venir les races tristes !
Et la bière a vaincu le vin !
Nous avons trop ri de Chauvin
Et trop aimé les guitaristes !

C'est fini ! nous ne rirons plus !
L'avenir est aux brasseries !
Adieu, folles rêvasseries,
Il nous faut des arts absolus !

On nous permettra l'harmonie
Sérieuse ! — et point ce faux art
Qui fit tant de tort à Mozart
En latinisant son génie !

Vainqueur enfin de « l'Air du Tra ! »,
Le Panthéisme à grand orchestre
Deviendra le nec plus ultra
De notre paradis terrestre !

Et par leurs gâchis étonnants,
De la cimaise jusqu'aux cintres,
Les peintres teutons-teutonnants
Remplaceront les autres peintres !

Et nos pinceaux s'inspireront
De ce maître au concept étrange
Qui représenta Michel-Ange
Avec une chandelle au front!

Sur les bancs de chaque Lycée
— Ou tout élève aura son bock! —
L'Iliade sera Klopstock,
Et le second Faust, l'Odyssée!

Et les recteurs, le nez en l'air,
N'auront à réprimer d'émeute
Qu'entre les partisans de Gœthe
Et les partisans de Schiller!

Là se bornera toute étude
Et tout doctorat, — à savoir :
— Sortir enfin d'incertitude
Sur le rang qu'ils doivent avoir!

Si Schiller doit tenir la palme
Quand Gœthe la mérite autant! —
Une pipe d'honneur attend
Celui qui gardera son calme!

Puis, comme il faut désabrutir
Graduellement la jeunesse,
Les grands à l'école du tir
Iront exercer leur finesse !

Et berceront, près des tambours
Et des projectiles coniques
Leur esprit de topinambours
Et leur grâce de mécaniques !

O vaincus ! voilà les destins
Auxquels le vainqueur vous condamne
Adorons la mâchoire d'âne,
O mes frères, les Philistins !

— Nécessité psychologique ! —
L'homme n'est plus qu'un singe armé !
Messieurs, le plaisir a fermé
Sa grande lanterne magique !

Beaux porte-lyres, mes amis,
Allez-vous-en chez les sauvages !
Les porte-couronnes ont mis
La tristesse sur ces rivages !

Chez l'Ennui, prince du pied plat,
Qui ne l'a pas, doit se le faire !
Petits pieds, filez sans éclat,
Ce prince n'est pas notre affaire !

SCHERZO.

C'est dit; l'Europe a dégorgé
La bile dont elle était pleine !
Mais lui, l'innocent égorgé,
N'avait pas vu « la Belle-Hélène ! »

Chaste comme Gaspard Hauser,
Il ignorait le corps de danse!
Ce chien d'un temps de décadence
N'a pas sifflé « le Tanhauser ! »

Il n'était pas du « Deux Décembre, »
Non plus que du « Dix-Neuf Janvier ! »
Un soir même il a, dans ma chambre,
Rongé mon « Émile Ollivier ! »

Ses mœurs étaient celles du sage;
Et s'il s'oubliait quelquefois,
C'était dans les formes d'usage
Chez les peuples et chez les rois !

S'il n'était pas orléaniste,
Il aurait pu le devenir !
Il n'était point l'antagoniste
Des gouvernements à venir !

Au fameux plan de la défense
Qu'a-t-il mis et qu'a-t-il changé ?
A peine il sortait de l'enfance !
Alors pourquoi l'a-t-on mangé ?

Peut-être aimait-il trop la viande !
La graisse était son élément !
Le beau crime d'être gourmand !
Ah ! qu'un autre l'en réprimande !

Que le sous-préfet sans péché
Lui jette la première pierre !
En France, où l'on a tout léché,
Lui, ne léchait que la soupière !

La pauvre bête assez souvent
Mettait ses pattes sur la table.
Mais c'est un fait incontestable
Qu'il ne sortait pas du couvent !

Qu'eût-il fait de la politesse?
Il n'allait pas dans les salons!
Pour lui les talons d'une Altesse
N'étaient que de simples talons!

Dans ma modeste maisonnette
Il vivait, loin des entrechats,
N'ayant qu'un penchant déshonnête :
La strangulation des chats!

Encore était-ce à sa manière!
Car, lorsqu'il leur tordait le cou,
Il courait, riant comme un fou,
Les porter à la cuisinière.

Car il avait très-bien compris,
— Partisan de la résistance, —
Que du problème : subsistance
Dépendait l'honneur de Paris!

Combien de fois, prenant pour pistes
Les ruisseaux que nous enjambons,
Chez les épiciers égoïstes,
M'a-t-il déniché des jambons!

Si, nez en zague, queue en zigue,
Il flairait par les soupiraux,
J'allais chercher à leur bezigue
Un homme et quatre caporaux;

Et du grenier jusqu'à la cave
On visitait cet épicier!
Et les baïonnettes d'acier
Brillaient au feu du rat-de-cave!

Ainsi prouvait-il son dégoût
Pour ces exploiteurs de famine
Qui, selon la bourse et la mine,
N'avaient plus rien, — ayant de tout!

Que les malheurs de leur patrie
Trouvent toujours si diligents
A se créer une industrie
Du désespoir des pauvres gens!

Cœurs ignobles! ignoble race!
Vermine attachée au lion!
Vils boutiquiers, nés dans la crasse
Et mourant dans le million!

Qui fera le Deutéronome
De cette époque de courroux
Où la poche des kangurous
Fut un régal de gastronome!

Où, pendus à des crocs d'acier,
On vit le tigre du Bengale
N'exciter plus que la fringale
Du Sédentaire carnassier!

Où le gigot d'hippopotame
Fut ce culinaire trésor
Qu'un jour de fête l'on entame
Avec une truelle d'or!

Où chez les Rothschild, où l'on trinque
Avec des coupes en rubis,
On étala sur du pain bis
Du fromage d'ornithorynque!

N'en rions pas! Les cœurs sont gros!
J'en sais plus d'un prêt à se fondre!
Puis dans les tavernes de Londre
Nous passons tous pour des héros!

Des héros, soit! Je dois me taire,
Car l'Angleterre s'y connaît!
Je ne prends pas sous mon bonnet
De désabuser l'Angleterre!

Mon chien avait sur notre orgueil
Une opinion — que je garde!
Le monde est vieux; il nous regarde
A la mesure de son œil.

C'est vrai qu'il se montrait farouche
Contre ce pain!... — Dieu juste et grand!
Que l'on mangeait tel qu'on le rend,
En fermant le nez sur la bouche!

Mais je l'aurais dans l'eau de mer
Délayé jusqu'à la chimie
Qu'il l'eût déclaré moins amer
Que le gruau — de l'infamie!

Que dis-je? n'est-ce pas à lui
Que revient l'honneur d'une fable
Dont je ne sens bien qu'aujourd'hui
Toute la portée ineffable!

INTERMÈDE.

La Crêpe un jour disait au Pain :
« Je charme tout : œil, dent, narine !
« Je suis l'honneur de la farine,
« Et toi, tu n'es qu'un galopin ! »

« Quel est ton passé militaire ? »
Reprit le Pain d'un air narquois ;
« Je vois, et je ne puis m'en taire,
« Toutes tes flèches au carquois ! »

« — J'ai des plans ; ceci, je m'en pique,
« Fit la Crêpe en se rengorgeant !
« J'en ferais un poëme épique,
« Si mon libraire aimait l'argent !

« Je nourrirais pendant le siége
« Hommes, enfants, femmes, chevaux ! »
Le Pain se laissa prendre au piége,
Et dit : « Voyons ce que tu vaux ! »

La Crêpe monta sur le trône.
— Dans les premiers jours tout va bien :
On vous portraiture, on vous prône,
On paye, sans dire : Combien? —

La Crêpe était bonne, mais lourde.
Sans se le dire, on le savait;
Mais, pour digérer, on buvait
Un peu d'eau-de-vie à la gourde!

Or un soir tout se dérangea;
Un dîner revit la lumière!
Bah! pour une fois! la première!
— On mangea moins, mais on mangea!

L'autre ne se fit pas attendre!
Puis la troisième! Et l'Estomac
Jurait, à qui voulait l'entendre,
Qu'il allait ab hoc et ab hac!

La Crêpe, sans espoir de lucre,
Avait beau faire de son mieux;
Elle avait beau doubler son sucre
Pour en jeter la poudre aux yeux;

Elle avait beau crier : « — Je jure
De ne pas me rendre! » — Toujours
Elle se rendait, la parjure!
Non pas un jour, mais tous les jours!

Survint à la fin la gastrite!
Et l'on fut retrouver le Pain!
Mais l'Estomac n'avait plus faim!
Hélas! la chose était écrite!

Et la Parque ouvrit ses ciseaux!
D'ailleurs le Pain avait la peste;
Bref, il parlait d'aller aux eaux!...
Son trépas était manifeste.

Qui vouliez-vous qu'il secourût
Étant lui-même aussi malade?
L'Estomac fit une salade,
La mangea sans pain, — et mourut!

Ceci prouve, — et c'est la morale, —
Que ce qui perd, c'est le bagout!
Et qu'un peuple souvent, qui râle,
Meurt moins de faim — que de dégoût!

Ainsi, cherchant un peu de carne
Sur son dernier os de cheval,
Parlait ce chien, après la Marne,
Et pourtant avant Buzenval !

Et si quelque convive affable
Avec nous s'en venait jeûner,
Pour remplacer le déjeuner,
Bistu nous récitait sa fable !

FUGUE.

Mes amis étaient ses amis,
Et, quand ils sonnaient à ma porte,
Il s'en allait leur faire escorte,
Surtout lorsqu'ils étaient bien mis!

Puis, en habile diplomate,
Et quoiqu'il n'y fût point dressé,
Il les grattait avec sa patte,
Afin d'en être caressé!

S'asseyaient-ils, à l'instant même
Il leur sautait sur les genoux! —
Le chien a cela des nounous
Qu'il débarbouille ceux qu'il aime!

Il fallait en passer par là,
De peur de le fâcher tout rouge!
Sous la pommade de Montrouge,
Il eût décrassé Loyola!

Il discernait ainsi son monde,
Sous le mensonge des habits;
Les rieurs étaient les brebis,
Les grognons, les boucs qu'on émonde.

Il est des cœurs à fleur de peau
Qui, pour un londrès qu'on hasarde,
Vous sortent comme une cocarde
Leur amitié de leur chapeau!

Pour lesquels nulle redingote
N'a d'assez solide bouton,
Et dont l'adhérence dégote
Celle de la pie au mouton;

A qui l'on confierait sa bourse,
Par doute de son oreiller,
Et sa maîtresse à surveiller,
Si l'on allait faire une course.

Voleurs maquillés que trop tard
Démasque seul un long usage!
Deux tours de langue sur leur fard,
Bistu leur rendait leur visage!

Comme il t'eût fait bondir en l'air
Pourtant, ô rusé quadrupède,
Celui qui t'aurait dit : « — Ton flair
« A démenti son Lacépède ! »

« Un jour, ton nez inférieur,
« Au nez de Benedetti même,
« Laissa passer l'espion blême
« Sous l'habit de l'Hôte rieur !

« Parmi ceux dont ton maître parle,
« Il s'en est dévoilé plus d'un
« Dont, comme un vulgaire king-charle,
« Tu méconnus le vrai parfum !

« Tu t'es trompé sur leur physique
« De professeurs de dominos !
« Et leur amour de la musique
« Cachait celui des pianos !

« Ils s'exerçaient avec sa pipe
« A ce français sans préjugé
« Qui conjugue le verbe : J'ai !
« Sur les temps du verbe : Je chippe ! » —

Aurais-tu souri de pitié,
O pauvre bête, en ta malice!
— L'homme est vil! il faut qu'il salisse
Jusqu'à l'ombre de l'amitié! —

Vin de France! avec qui te boire
Dans ce vaste désert humain
Où l'on patauge à tout chemin
Dans les cloaques du déboire?

Avec qui partager son pain,
Puisqu'en sa convoitise impie
Jusqu'en nos dents notre Hôte épie
La part que garde notre faim? —

Ah! rendez-moi, piége pour piége,
Le sourire des créanciers
Dont mon Bistu pendant le siége
Dépista les rêves grossiers!

Ah! que l'on me restitue aux griffes
De ces mangeurs d'argent tout cru
Dont, pendant six doux mois, j'ai cru
Les existences apocryphes !

Avaient-ils, avec moi du moins,
Cherché les truffes sous l'Empire?
M'ont-ils pressé contre leurs groins
En criant : « — Tu seras Shakspeare! »

« — Payez! » — disaient-ils, belliqueux!
Je leur répondais : « — Déchéance! » —
Et je puis aux jours d'échéance
Croiser mon épée avec eux!

Dans leur ténacité biblique :
— « Payez! » — hurlaient les fils d'Adam;
Je leur répondais : — « République! »
« Est-ce qu'on paye après Sedan? » —

Rendez-les-moi! — Je les préfère,
Tout Juifs qu'ils sont, d'âme et de corps,
Avec leurs huissiers, leurs recors
Et leur vermine légifère,

A ce lugubre croque-mort
Riant entre deux bocks de bière
Qui profite de ce qu'on dort
Pour vous mesurer une bière!

Certes, je préfère cent fois
Cette chasse de l'homme à l'homme
Où du moins la bête aux abois
Paye au chasseur ce qu'il consomme

A cet ignoble traquenard
Que la Prusse appelle : la guerre,
Où, comme un braconnier vulgaire,
On châtre d'abord son renard ;

Ou flétrie et presque expirante,
Relancée à coups de fouet,
Moins gibier que pâture errante,
Moins jeu périlleux — que jouet ;

Laissant flotter sa tête triste ;
Laissant son courage, — et laissant
A la meute un long fil de sang
Et le déshonneur de sa piste ;

Rabattue à tous les sentiers
Par des valets en sentinelle ;
Dans tous les rideaux d'églantiers
Sentant l'œil de quelque prunelle ;

Aux coups qui lui tombent en rang
N'opposant plus que l'atonie,
La bête, bâillant l'agonie,
Retourne à son gîte en pleurant;

Et là, traînant sur la jonchée
Son pauvre ventre circoncis,
Expire, — par les chiens léchée,
Aux pieds d'un empereur — assis!

Bistu n'a pas vu la curée!
Mais il en a vu les flambeaux!
Heureux les morts dans leurs tombeaux!
Leur tâche leur est mesurée! —

Il est mort, croyant au succès!
Il est mort, croyant à la France
Qui rimait avec délivrance
Depuis que Dieu parlait français!

Où navigue à présent son âme?
Dans quels cieux par moi désappris?
A cette barque qui l'a pris
Quel est le nautonier qui rame?

Où le reverrai-je? et quand donc?
— Bon Jéhovah! dormeur énorme,
Dans ton grand lit, afin qu'il dorme,
L'as-tu mis sous ton édredon?...

MENUET.

Au mois d'août dernier en Champagne,
Dans les vignes, près d'Épernay,
Bistu, par un frelon berné,
Nous égara dans la campagne.

Les reins pliés, l'orteil saignant,
Rompus, tirant au kilomètre,
Nous allions tous les deux, geignant
En langue de chien — ou de maître!

Dans cette lutte du biceps
Le premier qui faillit fut l'homme,
Et s'étalant parmi les ceps
Il s'y trouva pour faire un somme!

Mon front ballait! pour l'étayer
Mon pauvre chien, ô bonté bête!
Doucement y glissa la tête
Et s'arrondit en oreiller.

Minute charmante ou pareille
Au vaisseau détaché du port,
L'âme harassée appareille
Pour le mirage de la mort!

La mienne mettait à la voile
Pour le pays des Endymions,
Quand, sur la vigne où nous dormions
Comme des époux sous le poêle,

Un essaim d'oiseaux babillards
Tourbillonna par les ramures,
Et vint en bande de pillards
S'abattre dans les grappes mûres!

Les vignes sont des cabarets
Où l'on ne boit pas de tisane!
Chacun de ces coupe-jarrets
Y conduisait sa courtisane!

Les Tarins, en soudards coquets,
Enlaçaient la taille aux Mésanges,
Et cueillaient aux becs de ces anges
Moins de baisers que de hoquets!

On en vit qui prenaient pour table
Le plumage de leurs voisins!
On défonçait tous les raisins;
L'orgie était épouvantable!

Une diva de bas buisson
Risqua, d'un sifflet de rogomme,
Une si vilaine chanson
Qu'elle en eût fait rougir un homme!

Déboutonnant son casimir
Un Pinson jura par saint George
Qu'il larderait le Rouge-gorge
Qui parlerait d'aller dormir.

Un Bouvreuil fit des parodies
Des meilleurs Paons des tréteaux verts,
Et profana des tragédies
En les récitant à l'envers!

Un Grimpereau, tirant des cartes,
Proposa de tailler un bac;
Un Pluvier cita du Descartes
Sur un rigodon d'Offenbach!

Pour cacher cette noce indigne
Et tous ces couples embrassés
La treille n'avait pas assez
De toutes ses feuilles de vigne! —

L'ami Bistu dardait sur eux
L'œil rond de sa prunelle fixe!
Puis l'œil se voila, malheureux!
— Le jeu dégénérait en rixe!

Pour un Geai, cousin du Vautour,
Qu'on voulait déguiser en Aigle!
Une voix disait alentour :
« Hohenzollern! » — Quelque espiègle!

Toujours est-il que, pour rebec,
Le clairon terminait la fête!
Et que l'on se jetait du bec
Les peaux de raisin à la tête!

On piaillait! on était gris!
Tous ces moineaux avaient la fièvre!
Déjà les uns s'appelaient : — Lièvre!
Les autres s'appelaient : — Perdrix!

Et l'on s'insultait dans sa taille,
Et l'on retroussait ses ergots!
Et ce brouhaha de bataille
Faisait neiger les escargots!

« Commence! sifflait-on, arrive! »
La *Marseillaise* roucoula;
Le Merle tomba sur la Grive,
Et voici que le sang coula!

Le carnage partit du bouge
Et monta jusqu'aux arbrisseaux.
Grappes de raisins et d'oiseaux,
Tout saignait! — Il pleuvait du rouge!

Chaque bec, comme un petit croc,
Prenait un crâne pour enclume;
On eût matelassé la Crau
Avec ce qu'il tombait de plume!

Avec ce qu'il tombait de sang
On eût noyé les monts Carpathes,
Et planté leur double versant
Avec ce qu'il tombait de pattes!

Bistu n'y put tenir : « — Holà! »
Jappa l'animal en colère;
« Sont-ce des choses qu'on tolère? »
Et la bataille s'envola.

Et ce chien songeait en lui-même :
« Pourquoi donc se sont-ils battus?
« Ils sont bien nourris, bien vêtus;
« Sur la treille ils boivent à même!

« Ils ont la cave et le buffet,
« Et pour devoir : se reproduire,
« Voler, chanter! Comment déduire
« Cette cause de cet effet? »

La nuit tombait; nous repartîmes,
Moi rêveur, et lui soucieux,
Et nous devinant dans les yeux
Toutes nos questions intimes.

Bientôt, ondulant au couchant
Comme une nappe qu'on secoue.
S'étendit devant nous un champ
Immense, triste et gras de boue!

Au delà plus rien : l'horizon!
La plaine s'affaissait dans l'ombre.
Allez voir ce champ sans gazon,
O vous, dont la pensée est sombre!

Pareille à quelque doigt géant
Posé sur la bouche, miroite
Au bord de ce vide béant
Une colonne, blanche et droite.

L'effet est simple et saisissant;
Au milieu d'une terre riche,
Surtout en Champagne, une friche
Rappelle une tache de sang.

C'en était une, et que l'histoire
Croyait bien lavée! Oh! non, non!
Ma plume en écrivant son nom
Tremble un peu dans mon écritoire!

La page incline de travers
Ce poëme qui s'échelonne,
Et fait vaciller sa colonne
Sur sa frêle assise de vers!

L'Aigle posé sur la corniche
S'envole et retourne au zénith!... —
Voici ce que lut mon caniche
En lettres d'or, sur le granit.

ANDANTE.

Montmirail! mil huit cent quatorze!
Le progrès n'est qu'un plagiat;
Quand Dieu pétrit l'âme d'un Sforze
C'est sur le moule d'un Borgia!

Son œuvre n'a qu'une copie!
Sa volonté n'a qu'un patron!
L'univers est une toupie
Qui croit marcher, — et suit un rond!

Autour du Fait tourne l'Idée!
Autour de l'Objet, le Désir!
Le fil s'embobine à plaisir
A la quenouille dévidée.

Dans son scepticisme grondeur
L'homme a raison de croire à l'astre!
Il s'achemine à la splendeur
Par la même loi du désastre!

Enfant, apprends ton avenir
Au passé même de ton père.
Tout est jalon! — Tout est repère!
Deviner, c'est se souvenir!

Le jour d'hui n'est que le décalque
Du jour d'hier — et de demain!
Dieu rend en ombre au genre humain
Ce qu'en lumière il lui défalque.

En mai, si tu brûlas ton bois,
Les fleurs renaîtront en novembre!
Quand de deux membres meurt un membre,
L'autre se double et vit deux fois!

Tout s'ensemence et tout se ronge!
Rien n'est mauvais et rien n'est bon.
Le diamant sort du charbon,
Et la vérité, du mensonge.

Rien n'est obscur, célé, ni clos;
Tout se répète et se ressasse!
La haute marée — et la basse
Ont le même nombre de flots!

Vivre, — c'est accomplir la vie!
Mourir, — c'est accomplir la mort!
Le monde est un vaste ressort
Où rien n'arrête et ne dévie!

Rien n'est licite ou clandestin!
Nul n'est saint, et nul n'est impie!
Tout va! — Le criminel expie
Moins son crime que son destin!

On creuse, on comble! — On comble, on creuse!
Rêver le bonheur, c'est faiblir!
O gâcheur, qui veux t'établir,
Est-ce que ta gâche est heureuse?

A ta besogne, fainéant!
A ta meule, cheval aveugle!
Pleure, gémis, renacle, beugle!
Mais ensemence ton néant.

Le Christ a retardé le monde
En lui prêchant l'unique Amour.
Car la Haine, elle aussi, féconde!
La nuit crée autant que le jour!

Aux yeux sans sourire du Maître
Aimer vaut autant que haïr !
Aimer, c'est encor se soumettre !
Haïr, c'est toujours obéir !

Tout n'est que moyen pour qui mène
A son couronnement final
La vaste tragédie humaine
Par le céleste et l'infernal !

L'Amour crée, et la Haine tue !
L'une est la dent, l'autre est le fruit !
L'un vole, l'autre restitue !
Tout détruit, — et rien n'est détruit !

L'Amour tient la Haine en haleine
Par la féconde effusion
Qui, du ver jusqu'à la baleine,
Met l'univers en fusion !

La Haine soutient l'équilibre
Par l'embrassement corrosif
Qui désagrége, fibre à fibre,
Depuis l'algue jusqu'au récif !

Cet équilibre, — c'est la vie!
Tout se pondère en s'excluant!
Torrent d'Amour! Torrent d'Envie!
La Terre flotte au confluent!

Voyez! le système est vulgaire,
Et c'est celui du balancier!
— Pourquoi l'homme fait-il la guerre?
— Parce que l'homme est carnassier.

L'homme sent sa chair — et l'adore
D'abord en lui, puis alentour!
Il la recherche dans l'Amour;
Dans la Haine il la cherche encore!

Elle bouillonne dans son vin!
Avec son pain, elle fermente!
La chair de l'homme le tourmente
Comme la pâte son levain!

Quand Dieu pétrit l'âme d'un Sforze,
C'est sur le moule d'un Borgia!
Le progrès n'est qu'un plagiat!
Montmirail! Mil huit cent quatorze! —

Sur le granit en lettres d'or,
Voilà ce que lut mon caniche ! —
Et tout à coup, à la corniche
D'où l'aigle avait pris son essor,

Ivre de vin et de carnage,
Dans le cliquetis de leurs os,
Se raccrocha, comme à la nage,
L'horrible bataille d'oiseaux !...

FINAL

Bistu, triste comme la tombe,
Gratta doucement mon gilet,
Comme pour dire : « — La nuit tombe,
« Tu ne sais pas l'heure qu'il est ! »

— L'heure qu'il est, ma pauvre bête,
Sonne un sinistre dig din don !
Et te ferait fourrer la tête
Comme autrefois sous l'édredon !

Elle s'exhale d'une horloge
Dont le carillon infernal
Fait pâlir sur son eucologe
Plus d'un jeune front virginal !

L'aiguille à toute diligence
A passé l'heure du pardon !
Sur son cadran — din don ! din don ! —
Elle est arrêtée à : — Vengeance ! —

Drelin din don! — Toi qui dormais,
Tu ne dormiras plus, ô mère !
Sur cette heure-là désormais
Le Temps s'arrête — et s'agglomère !

Le son s'en propage — et s'étend
Contagieux comme la lèpre !
Tout se réveille pour la vêpre
Dans la forêt et sur l'étang !

Fends-toi, charrue ! Éclate, herse !
Laboureur, ronge-toi les poings !
Aux quatre vents, aux quatre coins
Le bronze hurle — et le sol gerce !

Drelin din don ! Drelin din don !
C'est le Tocsin — et le Baptême !
« — Où vas-tu, toi ? » — « Semer. » — « Fi donc ! »
« — Où vas-tu, toi ? » — « Tuer. » — « Je t'aime ! »

C'est le Baptême — et le Tocsin !
Baptise-nous, ô Glas funèbre !
L'univers crie : A l'assassin !
Et la nature s'enténèbre !

Les œufs avortent, desséchés
A tous les ventres de femelles !
Ainsi que par un ver touchés
Les enfants tombent des mamelles !

Ce glas bouille comme un trépan,
Cingle comme un marteau de forge ;
Il fêle la voix dans la gorge,
Et dans l'oreille le tympan !

A ce glas l'azur se lézarde ;
Et par l'ouragan de ce glas,
Aucun printemps ne se hasarde
Sur les fissures du verglas !

Oh ! dans sa lugubre volée
L'entendez-vous, le carillon ?
Il assourdit jusqu'au grillon
Dans le profond de la vallée !

Drelin din don ! — L'entendez-vous ? —
Vengeance ! — Vengeance ! — Vengeance ! —
Comme son branle-bas s'agence
Avec le hurlement des loups !

Coq gaulois ! quelle énorme basse
Il fait à tes cocoricos !
Quarante millions d'échos
S'en sont réveillés dans l'espace

Mais, sainte Cloche, quel sonneur
Tire ainsi ta terrible corde !
Il faut qu'un démon, sur l'honneur,
Au bord du bénitier s'y torde !

Un démon ? — Ce n'est pas assez !
Et ce sonneur — c'est une Foule
Qui monte à l'entour et s'enroule !...
— C'est le peuple des Trépassés !

Et dans la cathédrale sombre
Derrière eux, hurle comme un fou
Un pauvre chien traînant dans l'ombre
Un lambeau de chaîne à son cou !...

HYMNE

A LA FRANCE

A MON AMI

M. EMILE COLLET

HYMNE

A LA FRANCE

I

O France, ô mon pays, ô terre d'allégresse
En qui les dieux païens nous ont rendu la Grèce,
Les dieux chrétiens, le Paradis;
Reine de l'idéal, que des rois d'industrie
Convoitaient courtisane et nous laissent patrie,
France, que l'on prétend flétrie,
Moi, je t'aime, et je te le dis!

II.

Je t'aime, ô ma Vaincue, et mon orgueil t'appelle
De tous les noms flatteurs que le plaisir épelle
Et qu'en rêve nous bégayons;
Lorsque ton mâle accent caresse mon oreille,
Mon âme se détache et s'envole, pareille
A l'enfant qui poursuit l'abeille
Parmi les fleurs et les rayons.

III

Sans toi l'aurore n'est qu'une écharpe perdue;
Le printemps sans objet erre dans l'étendue;
La brise souffle sans dessein. —
L'univers n'a le droit de se regarder vivre
Que lorsque tu t'endors, le coude sur un livre,
Ayant usé l'or et le cuivre
Pour les parures de ton sein.

IV.

Dans l'ombre où le Soleil se baigne et se répare,
Il attend que ton ciel repasse, et se prépare
A t'y posséder à plaisir,
Et, remplissant encor tes nuits enchanteresses
Du parfum reposé de ses chaudes ivresses,
Ne leur laisse, entre deux caresses,
Que l'interrègne du désir.

V.

Le vent sombre et mortel qui rayonne des pôles
Adoucit son haleine en touchant tes épaules,
Et l'Hiver, ton vieil amoureux,
T'épargne le baiser de sa barbe robuste
Et n'en laisse tomber de neige que tout juste
Ce qu'il faut pour mouler ton buste
Sans glacer ton sang généreux!

VI.

Terre où tout fructifie et jusqu'à la paresse,
Que le vent fertilise et que l'engrais oppresse,
Qui, pour un choc, rends un héros;
Où la pauvreté rit même de ses guenilles,
Où la volupté flotte à toutes les charmilles,
A tous les cils de jeunes filles,
A tous les becs de passereaux;

VII.

Eden où tout Olympe a quelque pied-à-terre;
Où l'exilé bâtit son exil volontaire;
Temple, qui peux seul contenir
Un peuple dont l'histoire est le roman du monde
Et prépare une Bible en Sinaïs féconde
A la prophétique faconde
Des apôtres de l'avenir!

VIII.

France que Dieu pétrit de la fleur de sa boue,
Et posa, comme on niche un signe sur la joue,
Au coin de l'œuvre de limon;
Perle de cet écrin dont la splendeur l'atteste
Et ferait inventer quelque fable céleste
D'un Dieu réalisant d'un geste
Le séjour rêvé d'un démon!

IX.

Que te manque-t-il donc, ô beauté trop parfaite?
Ta grâce s'embellit encor de ta défaite
Et ton malheur de ta fierté!
France! écoute le vœu d'un pauvre enfant qui t'aime; —
Il ne manque, ô patrie, à ton front qu'un baptême,
Qu'un fleuron à ton diadème,
A ton cœur que la Liberté!

X.

Qu'as-tu besoin de rois, n'as-tu pas tes poëtes?
Chercheras-tu toujours l'époux que tu souhaites
Parmi les hercules hâbleurs?
Seras-tu toujours femme, ô reine familière?
Et voudras-tu toujours, ô France de Molière!
Vivre battue, en être fière,
Et rire d'amour dans les pleurs?

XI.

Ah! cesse d'éblouir ta bêtise idolâtre
Par la pourpre où se drape un fantoche bellâtre,
Qui te gruge nonchalamment!
Cesse de profaner l'honneur de tes délices
Avec ces bateleurs de sceptre, à cheveux lisses,
Qui te vendent dans les coulisses
A quelque banquier allemand!

XII.

Viens! reprends à deux mains ta jeunesse immortelle!
Prends ton courage et ton malheur! Sors de tutelle!
Et reviens à nous qui t'aimons!
Les poëtes sont ceux qui connaissent la route,
Qui savent de quel point menace la déroute,
Et, comme la chèvre qui broute,
Sentent l'orage sur les monts!

XIII.

Viens! nous t'emporterons sur la cime éclatante
D'où librement on voit, et du pas de sa tente,
Là le Désert — là Chanaan;
A droite les veaux d'or submergés par le sable,
A gauche les raisins monstrueux de la Table,
Là, l'avenir intarissable;
Là, l'insatiable néant.

XIV.

Viens! tu compareras en leur course sonore
Les coteaux moutonneux qui montent vers l'aurore
En un frais tumulte d'amour,
Et, dans les stations des calvaires funèbres,
Les générations, ivres de leurs ténèbres,
Comme ces larves sans vertèbres
Que torture l'éclat du jour!

XV.

Et là, France! dressée au seuil de la nature,
Dénouant tes cheveux, dénouant ta ceinture,
Et lavant tes bras au soleil,
Les frissons précurseurs d'une amour inconnue
Agiteront les seins de ta poitrine nue,
Et tu recevras dans la nue
L'immense baiser du Réveil!

Mars 1871.

TABLE

	Pages.
Les Cuirassiers de Reichshoffen	1
Le Maître d'école	11
Strasbourg	29
Les Deux Mères	39
Saint-Cloud	63
La Nuit de Versailles	79
A Châteaudun	109
Les Neutres	119
Bistu	143
Hymne à la France	195

Achevé d'imprimer

LE 30 JUIN MIL HUIT CENT SOIXANTE-ONZE

PAR J. CLAYE

POUR A. LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

LIBRAIRIE D'ALPHONSE LEMERRE

47, PASSAGE CHOISEUL, A PARIS

OUVRAGES RELATIFS A LA GUERRE DE 1870-1871

ET AUX DEUX SIEGES DE PARIS

PARIS ASSIEGÉ, par JULES CLARETIE, 1 vol. in-18. . . . 3 »

LA GUERRE SAINTE. — Metz et Strasbourg. — Châteaudun. — Coulmiers. — Patay. — Le Mans. — Bitche & Belfort. — L'armee du Nord & l'armée des Vosges. — La Paix de Bordeaux, par JULES CLARETIE, 1 vol. in-18. 3 »

LE CHAMP DE BATAILLE DE SEDAN, par JULES CLARETIE, 1 vol. in-18. . . . . 1 »

DE FRŒSCHWILLER A PARIS. — Notes prises sur les champs de bataille, par ÉMILE DELMAS, 1 vol. in-18. . . 3 »

AUX AVANTS-POSTES (juillet 1870, avril 1871), par AMÉDÉE LE FAURE, 1 vol. in-18. . . . . 3 »

SECOND SIÉGE DE PARIS. Le Comité central & la Commune par LUDOVIC HANS, de l'*Opinion nationale*, 1 vol. in-18. . . . . 3 »

HISTOIRE DE LA COMMUNE. Récits journaliers et documents inedits, par AUGUSTE LEPAGE. 1 vol. in-18. . 3 »

LES HOMMES DE LA COMMUNE ET DU COMITÉ CENTRAL, par PAUL DELION. 1 vol. in-18. . . . . 3 »

GUIDE A TRAVERS LES RUINES. — Paris et ses environs, par LUDOVIC HANS et J.-J. BLANC, 1 vol. in-18, avec une carte des environs de Paris. . . . . 2 »

IDYLLES PRUSSIENNES, par THÉODORE DE BANVILLE, 1 vol. in-18. . . . . 3 »

POEMES DE LA GUERRE, par ÉMILE BERGERAT, 1 vol. in-18 . . . . . 3 »

LES MAIRES DE PARIS ET LE COMITÉ CENTRAL, du 18 au 26 mars, avec pièces officielles et documents inédits, par FRÉDÉRIC DAMÉ, un volume in-18. . . . . 3 »

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [205]

PQ
2196
B3P6

Bergerat, Émile
Poëmes de la guerre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 29 05 12 009 6